

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MADAME ROLAND

(SUITE ET FIN)



ELLE retrouve là pourtant un ancien objet d'antipathie. La personne qui gouverne le ménage de l'abbé n'est autre que cette même demoiselle d'Hannaches qu'elle nous a dépeinte jadis en traits si peu flatteurs; ombre au tableau, mais ombre bien légère.

Quand son humeur revêche ou sa sottise éclate comme un son discordant au milieu des agréables entretiens de l'oncle et de la nièce, on ne fait qu'en rire. Ils lisent ensemble; ensemble ils déclament les tragédies de Voltaire. On a des voisins musiciens, avec lesquels on fraye. Un concert suit le souper; concert sans prétention, ni étiquette aucune.

« Des étuis de manchon servaient de pupitre » au bon chanoine Bareux, en lunettes, faisant ronfler sa basse, tandis que j'égratignais un violon, et que mon oncle détonait sur la flûte.... Ah! Je reviendrai sur ces douces scènes, si l'on me laisse vivre... »

On n'allait pas la laisser vivre; elle le sent, elle le sait, et ce qu'elle nous dit encore des particularités de sa vie est sommairement groupé dans un résumé rapide, qu'elle intitule *aperçu*. Roland y tient désormais une place prépondérante.

Pendant son absence, elle a parcouru les manuscrits laissés par lui entre ses mains. Ce qu'elle y a vu de réflexions, de souvenirs personnels et autres sujets variés, augmente encore

son estime pour le caractère de leur auteur.

Elle entre ici dans quelques détails intéressants sur la position sociale et les débuts de Roland dans la vie. Il appartenait à une ancienne famille de robe, dont la fortune, à ce qu'il semble assez considérable, s'était perdue par le désordre et les dépenses de ses récents possesseurs. Le plus jeune de cinq frères, dont les quatre aînés étaient entrés dans les ordres, Roland, à l'âge de dix-neuf ans, pour échapper au même sort qui l'attendait, avait quitté la maison paternelle et entrepris de se frayer seul un chemin dans le monde. Grâce aux protections que lui attiraient son intelligence et sa conduite, il était entré dans l'Administration des finances et occupait, en dernier lieu, le poste d'inspecteur du commerce et des manufactures, dont il exerçait les fonctions à Amiens.

L'un des frères de Roland, celui qu'il aimait de prédilection, bénédictin et prieur au collège de Clugny, présenté par lui, au moment de son départ, chez M. Philpon, venait de temps en temps apporter à Manon les notes de voyage que l'absent lui envoyait. Ainsi, sans qu'il y eût de correspondance directe entre eux, leurs communications intellectuelles continuaient à distance.

Roland revient :

« A son retour, je me trouvai un ami. — Une sorte de confiance s'établit, et par le plaisir qu'il trouva près de moi, il contracta le besoin d'y venir toujours. »

Ils se connaissaient depuis cinq ans, lorsque Roland demande à Manon Philpon d'être sa femme. La différence d'âge pouvait la faire

hésiter; elle était alors dans sa vingt-sixième année, Roland avait vingt ans de plus. Cependant, touchée des sentiments que lui exprimait cet homme grave, qu'elle estimait plus qu'aucun autre, elle eût agréé avec plaisir sa recherche, comme elle le lui déclare à lui-même, sans l'obstacle que son état présent de fortune y mettait à ses yeux. Le temps n'était plus où la dot présumée de Manon Philipon excitait à sa conquête la poursuite des adorateurs :

« J'avais échappé, par des comptes que je pris » enfin sur moi de demander à mon père, au » risque d'encourir sa disgrâce, cinq cents livres » de rente, qui faisaient avec ma garde robe tout » le reste de cette apparente fortune dans » laquelle j'avais été élevée.... »

Quoique l'argent eût alors une valeur plus grande qu'aujourd'hui, cinq cents livres de rente étaient, il faut l'avouer, un faible apport à mettre dans l'association du ménage. La conduite insensée de son père, la misère, le déshonneur même qui peuvent en être la suite, sa propre fierté révoltée à l'idée de tout devoir à la générosité d'un époux, se joignent dans son esprit à cette considération principale pour lui dicter une réponse négative.

Roland ne se rebute pas. Il insiste, l'ébranle, retourne à Amiens et, de là, autorisé par elle, écrit à M. Philipon pour lui demander la main de sa fille.

Roland, homme de principes et d'habitudes austères, n'était pas un gendre fait pour plaire au père de Manon; il lui était antipathique en tout. Gratien Philipon, sans rien dire à la personne intéressée, répond par un refus durement et impoliment formulé. C'est seulement quand le coup est porté qu'il l'en instruit. Manon indignée, écrit de son côté à Roland pour le prier de renoncer à des projets qui ne peuvent aboutir; mais ce procédé brutal du graveur achève de séparer le père et la fille. Celle-ci quitte la maison où elle est née, où elle a vécu sous l'aile de sa mère, où elle l'a vue mourir. Un couvent sera sa demeure; elle va s'y établir. Ce couvent est celui des *Dames de la Congrégation*, le même qu'elle a jadis habité, plein aussi pour elle des souvenirs de son heureuse enfance. Depuis quinze ans, tout y est bien changé; elle n'y retrouve plus au complet le personnel qu'elle y a connu; elle n'y retrouve plus dans son propre individu les sentiments et les idées dont se nourrissaient alors son cœur et son imagination; mais elle y trouve le repos. — L'orgueil stoïque, à défaut de la patience et de l'humilité chrétiennes, lui sert de refuge. Elle éprouve une sorte de jouissance à ne dépendre que d'elle-même, et à borner ses besoins à ceux que son faible revenu lui permet de satisfaire.

« J'aurais à donner des détails très piquants » sur cet état où je commençai d'user des res- » sources d'une âme forte. Je calculai sévère-

» ment ma dépense, en mettant de côté pour des » cadeaux à faire aux gens de service de la » maison. Des pommes de terre, du riz, des » haricots cuits dans un pot avec quelques grains » de sel et un peu de beurre, variaient mes ali- » ments, et faisaient ma cuisine sans me prendre » beaucoup de temps. Je sortais deux fois la » semaine; l'une pour visiter mes grands parents, » l'autre pour me rendre chez mon père, donner » un coup d'œil à son linge, emporter ce qu'il » était nécessaire de lui recommander. Le reste » du temps, fermée sous mon toit de neige, » comme je l'appelais, car je logeais près du ciel, » et c'était l'hiver; sans vouloir faire société ha- » bituelle avec les dames pensionnaires, je me » livrais à l'étude, je fortifiais mon cœur contre » l'adversité.... »

Son esprit se suffisait à lui-même; son cœur n'était pas absolument seul. La bonne sœur Sainte-Agathe habitait toujours la pieuse maison. Chaque soir, elle venait passer une demi-heure avec sa chère Manon, et ce temps s'écoulait pour toutes les deux dans les effusions de l'amitié. Sa promenade se bornait à celle du jardin, aux heures où l'on n'y rencontrait personne. Cette vie austère avait son genre de charme: il consistait dans le surcroît d'estime que Manon Philipon se portait à elle-même, et que, sans hésitation, en véritable philosophe du Portique, elle caressait complaisamment devant nous.

« La résignation d'un esprit sage, la paix » d'une bonne conscience, l'élévation d'un ca- » ractère qui défie l'infortune, ces habitudes la- » borieuses qui font couler si rapidement les » heures, ce goût délicat d'une âme saine, qui » trouve dans le sentiment de l'existence et celui » de sa propre valeur des dédommagements » inconnus du vulgaire: tels étaient mes tré- » sors. »

Cependant Roland surpris et blessé de l'impertinente façon d'agir du père, n'en gardait pas moins les mêmes sentiments et les mêmes projets à l'égard de la fille. — « Il m'écrivait, » dit-elle, « comme un homme qui n'avait pas cessé » de m'aimer. » — Cinq ou six mois après, il revient à Paris, la revoit à la grille du couvent, et ses sentiments se raniment avec une vivacité nouvelle.

« Il voulut me sortir de cette clôture, m'offrit » de nouveau sa main, me fit presser de l'ac- » cepter par son frère le bénédictin. Je réfléchis » profondément à ce que je devais faire. »

C'est en pleine possession de son sang-froid, sans aucune de ces illusions qui séduisent l'imagination et entraînent la volonté, que Manon Philipon se place en face de la réalité, soit dans sa situation présente, soit dans l'avenir que lui prépare le mariage, pour y chercher un motif qui règle sa détermination.

« Si le mariage était, comme je le pensais, un » lien sévère, une association où la femme se

» charge pour l'ordinaire du bonheur de deux
» individus, ne valait-il pas mieux exercer mes
» facultés, mon courage, dans cette tâche hono-
» rable, que dans l'isolement où je vivais ? »

A cette question qu'elle s'adressait, on sait quelle fut la réponse.

« Je devins la femme d'un véritable homme
» de bien, qui m'aima toujours davantage à
» mesure qu'il me connut mieux. »

C'était beaucoup ; toutefois pour porter légèrement ce lien sévère qu'elle acceptait, était-ce assez ?

« Je n'ai pas cessé de voir dans mon mari l'un
» des hommes les plus estimables qui existent
» et auquel je pouvais m'honorer d'apparte-
» nir ; mais j'ai senti souvent qu'il manquait
» entre nous de parité ; que l'ascendant d'un
» caractère dominateur joint à celui de vingt
» années plus que moi rendait de trop l'une de
» ces deux supériorités. »

Ainsi dans toute condition humaine, se rencontre fatalement l'incomplet.

Nous en avons fini avec Manon Philpon. C'est madame Roland qui est devant nous. Nous pourrions la quitter ici ; néanmoins, plus de douze années vont s'écouler pour elle dans l'obscurité d'une destinée qui ne sort en rien de la règle commune. Nous avons suivi le développement de son caractère aux périodes précédentes de son enfance et de sa jeunesse ; il peut être intéressant de la suivre encore dans cette phase nouvelle de sa vie, et de la voir aux prises avec les humbles mais sérieux devoirs qui s'y rattachent.

Les nouveaux mariés continuent d'abord de résider à Paris, où Roland a été appelé pour affaires se rapportant à sa position administrative. La femme partage les travaux intellectuels du mari ; mais celui-ci, tout en se servant de cette plume complaisante, ne comprend pas encore l'emploi supérieur qu'elle aurait droit d'exercer.

« Il me fit son copiste et son correcteur d'é-
» preuves ; j'en remplissais la tâche avec une
» humilité dont je ne puis m'empêcher de rire
» lorsque je me la rappelle. »

A ce labeur ingrat, elle joint quelques études scientifiques ; elle suit des cours d'histoire et de botanique. Tels sont ses meilleurs passe-temps dans l'apprentissage qu'elle fait de sa position nouvelle. Une année s'écoule ainsi. Roland retourne à Amiens, que les deux époux habitent les quatre années suivantes. Un sentiment nouveau, le plus puissant qui existe au cœur des femmes, vient prendre place dans celui de madame Roland : elle donne le jour à une fille. Mais chez elle, autant qu'on peut en juger, ce sentiment devait affecter une forme plus sérieuse que tendre. Le séjour d'Amiens l'a d'ailleurs rapprochée de ses plus chères amies. Sophie, mariée à un gentilhomme du pays, vit près de

là dans les terres de son mari, qu'il exploite lui-même. Quant à Henriette, sa famille, d'accord en cela avec sa propre inclination, avait espéré et vivement souhaité de la voir unie à Roland ; mais son naturel généreux la met au-dessus d'une basse jalousie, et c'est hautement qu'elle approuve le choix qu'il a fait de Manon Philpon. Un vieux noble de soixante-quinze ans a recherché sa main ; elle s'en contentera.

Madame Roland nous parle ici pour la dernière fois de ces deux sœurs, qui ont eu si grande part dans ses affections. Elle se hâte de nous dire en peu de mots ce qu'il est advenu par la suite de cet attachement resté si fidèle à travers le cours des années et les effets de l'absence. A l'heure présente, l'une et l'autre sont veuves. Une santé languissante, deux enfants à élever réclament tous les soins de Sophie. Un éloignement prolongé, et surtout, en dernier lieu, la différence d'opinion en présence des événements politiques, sans rompre entièrement ce lien d'intimité qui l'unissait à son ancienne compagne de couvent, l'a relâché. Il n'en est pas de même de la vive Henriette. A-t-elle recherché Manon aux jours de grandeur passagère que celle-ci traversait ? nous ne savons ; mais elle ne l'abandonne pas aux jours du malheur. Elle accourt la visiter dans sa prison ; elle voudrait à tout prix, fût-ce à celui de sa propre vie l'en tirer, si la chose était possible ; mais la chose ne l'était pas.

D'Amiens, Roland passe dans la généralité de Lyon. Il vient avec sa femme s'établir à Villefranche, berceau de sa famille, pour y vivre avec sa mère et son frère aîné, qui ont continué d'y faire leur résidence. La mère est plus qu'octogénaire ; le frère, chanoine et conseiller, est un personnage dans l'endroit. Nous verrons le charme que présentera cette vie en commun à madame Roland. Voici, dès le début ce qu'elle en dit :

« J'aurais de nombreux tableaux à faire des
» mœurs d'une petite ville et de leur influence,
» des chagrins domestiques d'une vie compli-
» quée avec une femme respectable par son âge,
» terrible par son humeur, et entre deux frères
» dont le cadet avait la passion de l'indépen-
» dance, et l'aîné l'habitude et les préjugés de
» la domination. »

Quelques lettres écrites par madame Roland à cette époque de sa vie, ont été recueillies, et publiées à la suite de ses mémoires. Elles sont adressées au savant naturaliste Bosc, avec l'expansion familière d'une amitié intime, qui nous la montre dans le négligé, dirons-nous, de ses occupations de ménage et d'intérieur. C'est là que nous irons chercher cette physionomie nouvelle d'une figure qu'on a coutume de ne considérer que dans son cadre historique. On y voit tout d'abord qu'il lui fallait un grand esprit de conduite pour se maintenir en paix avec

les caractères hérissés d'épines auxquels l'associaient les circonstances.

Ce n'est pas néanmoins du premier coup qu'elle laisse à ce sujet échapper quelque plainte. Elle parle même de son beau-frère comme ayant à se louer de ses rapports avec lui. Il a remis entre ses mains le gouvernement de la maison, que la vieille mère a depuis longtemps cessé de diriger, et a tenu à ce qu'elle en restât seule chargée. Des soins de nature bien diverses partagent ainsi son temps. Voici comment elle décrit l'emploi de ses journées.

« En sortant de mon lit, je m'occupe de mon enfant et de mon mari; je fais lire l'un, je donne à déjeuner à tous les deux, puis je les laisse ensemble au cabinet... et je vais examiner les affaires du ménage de la cave au grenier.... S'il me reste du temps avant le dîner (notez qu'on dîne à midi, et qu'il faut être alors un peu débarbouillée, parce qu'on est exposé à voir du monde que la maman aime à inviter) je le passe au cabinet, aux travaux que j'ai toujours partagés avec mon bon ami. Après dîner, nous demeurons quelque temps tous ensemble, et moi assez constamment avec ma belle-mère jusqu'à ce qu'elle ait compagnie; je travaille à l'aiguille durant cet intervalle. Dès que je suis libre, je remonte au cabinet, commencer ou continuer d'écrire... »

La journée n'est pas finie. Le soir venu, on se réunit de nouveau. On lit les journaux, ou quelque chose de meilleur, dit madame Roland. Si ce n'est pas elle qui fait la lecture, elle coud et veille sur l'enfant pour qu'il n'incommode personne, car il est là, auprès de ses parents, comme toujours et partout, excepté aux grands repas de cérémonie. Ainsi s'en vont et se succèdent les jours, dans une marche uniforme dont rien ne vient rompre la monotonie. Madame Roland y trouve peu d'occasions d'exercice pour ses talents. Anglais, Italien, musique, que faire de tout cela? Ce sont des goûts, des connaissances qui, selon son expression, demeurent sous la cendre, jusqu'à ce qu'elle les retrouve plus tard pour les insinuer à sa fille.

« Ce genre de vie serait très austère si mon mari n'était pas un homme de beaucoup de mérite, que j'aime infiniment. Avec cette donation, c'est une vie délicieuse, dont la tendre amitié, la douce confiance, marquent tous les instants. »

Il est curieux de voir dans cette lettre un esprit élargi par les élans ambitieux de la pensée, s'appliquer aux détails d'une existence étroite et terre à terre. Plus d'un bon exemple et d'une utile leçon pourraient en être tirés.

Au dehors, la petite ville de province que madame Roland habitait, offrait peu de ressources pour l'en distraire.

« Vilain logis, table délicate, jeu continuel et

» gros quelquefois, voilà le ton de la ville, dont tous les toits sont plats et les petites rues servent d'égout. »

Cependant elle n'affecte pas un sot dédain pour la vie de province, et la défend même contre la critique de l'ami à qui elle écrit. Villefranche n'était pas d'ailleurs son unique séjour. L'automne se passait pour elle au Clos de la Platière, bien patrimonial de la famille Roland, à quelque distance de la ville; l'hiver, en partie à Lyon, dont elle admirait alors la splendeur et l'état florissant, dont elle déplore maintenant la ruine épouvantable. « Ville superbe, » nous dit-elle; « aujourd'hui vaste tombeau. »

On sait en effet ce que les luttes sanglantes de 93 avaient fait de Lyon.

Divers voyages, en compagnie de Roland, viennent varier ses impressions. Elle visite ainsi l'Angleterre; elle en revient enchantée des Anglais et surtout des Anglaises. Cinq ans plus tard, c'est le tour de la Suisse, dont elle rapporte d'autres enchantements. Quelques excursions sont encore en projet; les événements publics viendront y mettre obstacle.

Comme habitation fixe, le lieu où elle paraît se plaire davantage est le Clos de la Platière. Toujours éprise des charmes de la campagne, elle retrouve là les sensations si vives qu'elle aimait à y puiser au temps de son jeune âge, alors que devant les points de vue solitaires de Meudon, l'admiration gonflait son sein, mouillait ses yeux de larmes, et emportait son âme jusqu'à Dieu. A travers ses nombreuses lectures et les milieux où elle avait vécu, les pieuses croyances de son enfance, ainsi que nous l'avons déjà fait entendre, s'étaient évanouies. Mais si l'esprit sceptique du siècle avait envahi son cerveau, son cœur était resté religieux et, devant le spectacle de la nature, s'élevait encore avec un élan d'amour vers son auteur, comme il se portait, devant celui des misères humaines, par un élan de sympathie vers les maux qu'il était en son pouvoir de soulager.

« La paroisse de Thézée, » — dit-elle — « à deux lieues de Villefranche, où existe le clos de la Platière, est un pays aride par le sol, riche par ses vignes et ses bois. C'est la dernière région du vignoble, avant les hautes montagnes du Beaujolais. C'est là que mes goûts simples se sont exercés dans tous les détails de l'économie champêtre et vivifiante. C'est là que j'ai appliqué pour le soulagement de mes voisins quelques connaissances acquises. Je devins le médecin du village d'autant plus cher qu'il donnait des secours au lieu de demander des rétributions... De bonnes femmes sont venues me chercher de trois ou quatre lieues avec un cheval, pour me prier d'aller sauver de la mort quelqu'un d'abandonné par le médecin. »

Un nouvel emprunt fait à sa correspondance

va nous montrer madame Roland dans le calme riant de son ménage rustique, et, en même temps, ce qu'elle avait à souffrir dans la maison de Villefranche.

« Vous me voyez encore ici où je n'étais venue que pour huit jours, et où j'aurais demeuré probablement deux mois. Les arrangements économiques avaient déterminé la première résolution; le bien-être moral et physique procure le changement d'avis.... Nous sommes dans l'asile de la paix et de la liberté; nous n'entendons plus gronder du matin au soir; nous ne voyons plus un visage revêche, où l'insouciance et la jalousie se peignent tour à tour; où le dépit et la colère, couverts de l'ironie, se montrent lorsque nous avons des succès quelconques et que nous recevons des témoignages de considération.... Jamais je ne vous eusse parlé, à vous ni à personne, de la mère de mon mari, s'il ne vous en eût parlé le premier.... Tant que j'ai pu conserver quelque espérance de trouver un cœur au milieu des bizarreries du caractère le plus étrange, je me suis tourmentée pour le captiver; je me désolais de ne pouvoir y réussir. Maintenant que je vois tel qu'il est un être égoïste et fantasque, dont la contrariété fait l'essence, qui n'a jamais senti que le plaisir de molester les autres par ses caprices; qui triomphe de la mort de deux enfants qu'elle abreuve de chagrin, qui sourirait à celle de nous tous, et qui ne s'en cache guère, je me sens arrivée à l'indifférence et presque à la pitié, et je n'ai plus d'indignation et de haine que par moments courts et rares. »

Après la mort de cette belle-mère si peu aimable, mais envers qui il y avait des devoirs à remplir, le Clos de la Platière devient durant toute l'année la résidence habituelle de madame Roland. Nous sommes tentés de croire que ce temps de sa vie en a été le plus heureux; sans même en excepter celui où, toute jeune fille, elle pouvait, sous l'aile de la tendresse maternelle, se livrer librement et tout entière à sa passion pour l'étude. Dans la satisfaction donnée à cette passion, il y avait quelque chose de concentré et de personnel qui ne devait pas, ce nous semble, suffire à un cœur féminin. Ici, dans les occupations tranquilles de la campagne qu'elle aime, sa vie se porte au dehors; elle a un mari qu'elle honore, une enfant qu'il lui faut élever. Nous ne l'avons pas encore considérée sous ce dernier aspect. Elle ne l'étaie pas dans ses mémoires, mais ses lettres à Bosc nous donnent quelques renseignements qui nous le font entrevoir.

« Sachez qu'Eudora lit bien; qu'elle commence à ne plus connaître d'autres joujoux que l'aiguille; s'amuse à faire des figures de géométrie; ne sait ce que c'est qu'entraves de toilette d'aucun genre... Qu'elle trouve sa suprême récompense dans un bonbon donné avec des

caresses; que ses caprices deviennent plus rares et moins longs; qu'elle marche dans l'ombre comme au grand jour, n'a peur de rien, et n'imagine pas qu'il vaille la peine de mentir sur quoi que ce soit; ajoutez qu'elle a cinq ans et six semaines; que je ne lui connais pas d'idées fausses sur aucun objet, important du moins; et convenez que si saraideur m'a fatiguée, si ses fantaisies m'ont inquiétée, si son insouciance a rendu notre influence plus difficile, nous n'avons pas entièrement perdu nos soins. »

Dans une autre lettre, écrite l'année suivante sur un ton plaisant, Eudora et les espérances de sa mère sont en progrès.

« Je vous parlerai de ma fille, que vous aimez parce qu'elle me fait enrager. D'abord elle mérite toujours votre attachement à ce titre, quoi qu'elle me donne beaucoup d'espérance qu'il n'en sera pas toujours ainsi; elle commence à craindre la honte du blâme à peu près autant que le pain sec; elle est sensible à l'approbation d'avoir bien fait peut-être plus qu'au plaisir de manger un morceau de sucre... Elle aime beaucoup à écrire et à danser, attendu que ce sont des exercices qui ne fatiguent pas sa tête, et elle réussira bien dans ces deux genres. La lecture l'amuse quand elle ne sait mieux faire, ce qui n'est pas très fréquent, et elle ne supporte que les histoires qui ne demandent pas plus d'une demi-heure pour en voir la fin. Le clavecin la fait bailler quelquefois; il faut que la tête y travaille... cependant il y a des sons qui lui plaisent, et quand elle a écorché des deux mains un petit air des *Trois Femiers*, elle ne laisse pas que d'être contente de sa personne... Elle ne se doute pas qu'il y ait des habits riches qui fassent croire plus considérable la personne qui les porte, et elle aime mieux un soulier de cuir bordé de rubans roses qu'une chaussure de soie de couleur sombre... Elle a six ans, six mois et six jours; elle révere son père, quoiqu'elle joue beaucoup avec lui.... elle me craint moins, et me parle quelquefois légèrement, mais je suis sa confidente en toutes choses, et elle est fort embarrassée de sa petite personne lorsque nous sommes brouillées, car elle ne sait plus à qui demander ses plaisirs et raconter ses folies. »

Ce portrait d'enfant est joli; que peut-on demander de plus à qui n'a pas sept ans? Mais quoique fille d'un père voué aux travaux de cabinet, et d'une mère possédée depuis l'âge de quatre ans du désir de savoir et de lire, Eudora Roland n'avait évidemment aucune vocation pour l'application d'esprit.

A ce peu de détails se bornent les renseignements que nous possédons sur ce que la fille et la mère ont été l'une pour l'autre, sauf les quel-

ques lignes d'adieu suprême adressées par la dernière, la veille de sa mort, à l'orpheline qu'elle laissait sur la terre. Au moment d'être arrêtée, elle l'avait confiée aux mains d'une famille amie, qui garda religieusement dans un silence protecteur ce dépôt sacré. La jeune fille avait alors douze ans ; ce que la direction d'une mère comme la sienne eût fait d'elle en se prolongeant, on l'ignore.

Ces fragments de lettres de madame Roland, que nous venons de parcourir, nous ont, non pas écartés de ses *Mémoires*, mais rejetés au delà de l'*Aperçu* qui les complète. Peu de chose nous reste à dire pour en atteindre le terme. Au retour de leur voyage de Suisse, une maladie dangereuse de Roland, suivie d'une difficile convalescence, met à l'épreuve l'infatigable dévouement de sa femme. D'autres émotions viennent bientôt s'emparer d'elle. On est en 89 ; la Révolution éclate. Les deux époux la saluent avec enthousiasme. Ces premiers cris de liberté, de patrie, de justice, les transportent de joie. L'ancienne lectrice de Plutarque croit voir tous ses rêves réalisés. Mais pour commencer, leur paisible vie de province est entièrement troublée. La lutte violente des opinions leur crée des amis et des ennemis également passionnés. Au nombre de ces derniers, on compte désormais ce même frère aîné que, quatre ans auparavant, madame Roland, écrivant à son ami Bosc, représentait comme doué d'un tempérament « sensible et doux ». — Roland, élu membre de la municipalité, est député par elle pour aller soutenir à Paris les intérêts de la ville. Manon Phlipon revoit sa cité natale ; mais quel changement en toutes choses, que de liens rompus dans sa famille et ses anciennes amitiés ! — Son père est mort l'année précédente, sans mériter de sa part de bien vifs regrets. Après avoir touché le fond de sa ruine et dévoré l'héritage maternel, Gratien Phlipon ne vivait plus que d'une pension que lui faisaient son gendre et sa fille, et ne témoignait à tous les deux, en retour, qu'irritation et dépit. L'aimable abbé Bimont ve-

nait aussi de mourir dans son paisible canonicat de Vincennes, laissant au cœur attristé de sa nièce un vide douloureux ; peu de temps après, le frère bien-aimé de Roland, le bon bénédictin, devenu prêtre et curé de Long pont, disparaît à son tour.

« Il fut, « dit-elle » persécuté par les ambitieux de son ordre, et souffrit beaucoup de tracasseries qui accélérèrent sa fin. Ainsi partout, dans tous les temps, les bons succombent : ils ont donc un autre monde, où il doivent revivre, ou ce ne serait pas la peine de naître dans celui-ci. »

Madame Roland aurait encore bien des détails supplémentaires à nous donner sur les treize années qu'elle a parcourues depuis son mariage ; elle y trouverait, dit-elle, ample matière à une quatrième section de ses *Mémoires*, plus intéressante qu'aucune des précédentes ; mais le temps et le courage lui manquent pour continuer son œuvre : elle y renonce.

« Je ne sais plus conduire ma plume, au milieu des horreurs qui déchirent ma patrie : je ne puis vivre sur ses ruines, j'aime mieux m'y ensevelir. Nature, ouvre ton sein ! »

« A trente-neuf ans. »

Nous ajouterons peu de mots sur les faits rappelés encore par elle avant ce funèbre adieu. Après une année de séjour à Paris, durant laquelle ils se lient avec les notabilités politiques du moment, les deux époux retournent à Villefranche ; ce n'est pas pour y demeurer longtemps. La charge d'*Inspecteur du commerce* et des *manufactures* est supprimée. Rien ne les retient plus en province, beaucoup de raisons les engagent à partir ; ils partent.

Madame Roland rentre en 91 à Paris pour ne plus en sortir. Nous ne l'y suivrons pas. L'histoire de la Jeune Bourgeoise est depuis quelque temps déjà terminée ; le reste de sa vie — reste bien court et bien agité, — se confond avec celle de la Révolution.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

**CE QUE LES MAÎTRES ET LES DOMESTIQUES
doivent savoir.**

PAR MADEMOISELLE E. DUFAUX
Prix du volume, 1 fr. 50

L'élégant et spirituel auteur du *Savoir-vi-*

vre (1) nous donne un nouveau traité sur un sujet, qu'il est malaisé d'amener à des résultats pratiques. Les domestiques ! qui ne s'en plaignent ? qui ne maudissent l'impérieuse nécessité à laquelle nous devons nous soumettre ; car en les admettant

(1) *Journal des Demoiselles*, année 1883, p. 234.

chez nous, nous subissons une tyrannie que nous payons, comme beaucoup d'autres tyrannies du reste. Nous ne pouvons nous passer de leur concours ; il serait bon d'étudier les meilleurs moyens d'adoucir, de régler des rapports inévitables, et de tirer un bien relatif de ce qui est, à l'époque où nous vivons, un mal réel et qui, pour quelques-uns, empoisonne l'existence. C'est ce que mademoiselle Dufaux a essayé de faire ; dans un travail sérieux, étendu, véritable étude de la question, elle a, après un regard de regret sur le passé, analysé la condition actuelle des maîtres et des domestiques, et sans vouloir dissimuler l'antagonisme qui, presque toujours, existe entre eux, elle a, défini, avec justice et clarté, les devoirs et les droits réciproques. Nous avons beaucoup remarqué le chapitre sur les *Renseignements* ; il y a là, en effet, une question de conscience assez ardue : doit-on, si une servante a volé, par exemple, et qu'on l'ait renvoyée pour ce fait, en disant la vérité, lui faire perdre son pain, ou, en cachant la vérité, exposer la sécurité d'autrui ? elle conclut : « on doit dire la vérité ! mais seulement aux personnes qui ont intérêt à la connaître, on doit préciser les faits » de telle sorte que l'interlocuteur puisse apprécier sainement les circonstances atténuantes et aggravantes.... »

Voilà un avis qui regarde le maître, le chapitre sur les *Bureaux de placement* servira à éclairer les domestiques sur les dangers de cette institution ; les placeurs demandent beaucoup d'argent à ceux qu'ils placent et leur inspirent des goûts de changement, plus nuisibles encore aux serviteurs qu'aux maîtres. L'*Engagement* fournit un chapitre substantiel et plein de renseignements pratiques, puisés dans les coutumes locales et dans les lois et règlements qui régissent la matière. Le *Choix des Domestiques* est amusant et renferme, sous une forme enjouée, d'excellents conseils. Tous les cas sont prévus et examinés : les gages, la nourriture, les sorties, sont tour à tour l'objet d'un examen sérieux et les décisions de l'auteur sont toujours dictées par la raison et la bonté.

Là se termine la première moitié du volume : ce que les maîtres doivent savoir ; la seconde moitié : ce que les domestiques doivent savoir, devrait être imprimée séparément, comme un code à leur usage : tous leurs devoirs moraux et matériels y sont exposés avec précision, et de même que le maître qui s'inspirerait des leçons de mademoiselle Dufaux serait tout ensemble équitable et bon, le serviteur, en devenant laborieux et probe, relèverait la dignité de sa condition. Tous, nous aurions bien à gagner à l'enseignement qui rapprocherait par le cœur et par les intérêts bien compris, deux classes destinées à vivre ensemble, que la défiance et l'envie ont si profondément séparées, et qui se trouvent pourtant destinées à se secourir et à s'aimer.

MARIE

NOTRE GLOIRE ET NOTRE ESPÉRANCE

Ou Paraphrase des Litanies de la Sainte Vierge

Le mois de Marie dure toute l'année pour les personnes pieuses, nous pensons donc rendre un vrai service à nos lectrices en leur indiquant ici un ouvrage d'une distinction toute particulière, sur les titres que la piété décerne à Marie. Il est dû à la même plume qui a écrit *Allons au ciel*, autre beau livre, dont Mgr Pie a fait le plus chaleureux éloge. Celui-ci a le même mérite : il est pieux, touchant, plein de doctrine ; la sève des saintes lettres y coule à pleins bords, et les plus sévères critiques n'y sauraient trouver matière à ces reproches qui leur sont familiers, alors qu'il s'agit de l'œuvre d'une femme : afféterie, dévotion sans fond solide, sentimentalité, etc. ; non, ce livre est une vraie nourriture de l'âme, digne de Marie, en l'honneur de qui l'auteur l'a écrit ; il fait aimer la Sainte Vierge en la faisant connaître ; toutes ces ingénieuses et belles pensées sont revêtues d'un style brillant ; on y voit unie à la connaissance du pauvre cœur humain, une parfaite connaissance de la société au sein de laquelle nous vivons ; enfin, tout ce qui donne de la valeur à un livre de piété et de morale se trouve réuni dans cet ouvrage. Celles qui le liront nous sauront gré de le leur avoir indiqué.

LES ELFES

Historiettes et contes poétiques

PAR MARGUERITE NOËL

Ce joli volume, qui vient de province, n'en est pas plus mauvais pour cela ; l'auteur le destine aux enfants de dix à douze ans, il l'a écrit pour elles avec beaucoup d'imagination et beaucoup de cœur. Il leur enseigne à aimer les pauvres, les vieillards, les bêtes même, et quelques-unes de ses histoires sont vraiment charmantes, je citerai *la Dernière Fée*, *Mademoiselle Renée*, *les Souvenirs*, qui plairont aux jeunes lectrices et même à leurs sœurs aînées.

Nous signalons avec plaisir les livres écrits par une plume de femme pour l'âge ingrat, l'âge que l'on oublie souvent, âge de transition qui a besoin d'être formé, instruit et distraît. *Les Elfes* rempliront ce rôle. M. B.

LA MAISON DE FAMILLE

PAR M. MARYAN.

Prix : 3 fr.

Ce récit comme bien d'autres récits du même auteur, commence par la mort d'un grand parent, qui laisse seule et pauvre une intéressante

orpheline : c'est ainsi que Suzanne de Chailly se trouverait sans protection et sans asile, si une branche de sa famille bretonne ne l'accueillait avec un sentiment hospitalier, digne des jours antiques. *La Maison de famille* a déjà accueilli deux petits garçons, orphelins aussi ; leurs hôtes, les vieux cousins Emile et Jacqueline Desmarais démontrent bien, sous la plume fine de madame Maryan, que de légers défauts, d'innocentes manies neutralisent de grandes vertus. Emile a d'excellentes intentions, mais une grande apathie et une vanité enfantine le dominant tour à tour, Jacqueline est capable de tous les dévouements, mais sa négligence, son incurie, l'étonnante instabilité de son caractère ont peu à peu détruit l'héritage patrimonial, et la maison de famille qu'elle ouvre si largement est une maison indigente, dont se sont éloignés ensemble la considération et le crédit. Suzanne y passe de tristes jours : une atmosphère de désordre et de gêne remplaçait l'opulence élégante qui l'avait entourée jusqu'alors, elle souffrait des défauts d'Emile, du remuant tatillonnage de Jacqueline, de la grossièreté des enfants, et quand la pauvreté succéda à la gêne, elle dut accepter pour vivre, des conditions amères : Jacqueline avait imaginé de faire du commerce, et Suzanne dut s'installer dans une boutique, vendre aux paysans du drap et des cotonnades. Son énergie et sa pitié la sauvèrent : le livre finit bien, trop

bien peut-être, car la vie de tous les jours n'offre pas de si jolis dénouements. On connaît le charme que madame Maryan répand sur ses écrits : celui-ci est, au moins, l'égal de ses aînés.

M. B.

MONSIEUR LE CURÉ

PAR MADAME LA COMTESSE MARIE

Prix : 2 francs.

Ce petit livre est une charmante et touchante églogue chrétienne. Monsieur le curé, un homme savant, un homme zélé et charitable, n'était à quinze ans qu'un petit laboureur qui ne savait rien que toucher ses bœufs ; il aimait une douce jeune fille qui mourut, en lui donnant rendez-vous au ciel. Il se fait prêtre, laboureur dans le champ de Dieu, il accomplit les œuvres les plus ardues et les plus vaillantes, il lutte contre toutes les difficultés que notre époque crée au zèle sacerdotal, il suit enfin le sillon tracé par le doigt de l'enfant qu'il a aimée. Rien de plus pur que ces tableaux, ni de plus attachant.

Trois *Nouvelles* complètent le volume, parmi elles, nous avons remarqué *Les Œufs de Pâques*, pages poétiques et fraîches, qui plairont aux mères et aux enfants.

M. B.

CONSEIL

Petites Choses



Une politesse, prise en bloc, est un dérivé de la charité ; elle évite tout ce qui déplaît à autrui, elle s'efforce d'être agréable, elle choisit dans les pensées celles qui peuvent être douces au prochain, elle évite tout ce qui est brusque, tout ce qui heurte et contrarie. Ce sont là les grandes lignes de la politesse, mais entre ces lignes se trouve une foule de petites observances, de nuances délicates qu'il est bon de connaître, et qui faisaient dire à Montaigne, homme civil et courtois : « C'est au demeurant très utile science que celle de l'entregent », il a raison d'appeler *entregent* tout ce qui facilite les rapports sociaux, tout ce qui naît à la fois du tact et de la bonté.

Cherchons ensemble quelques-unes de ces occasions, où, faute de savoir, on manque à la

politesse ; car, en sachant et en réfléchissant, on acquiert la réputation d'une personne bien élevée, ayant vu le monde, ce qui ne gâte jamais rien. Par exemple ; une amie vous prête un livre, vous n'avez peut-être pas grande envie de le lire, il est trop gai, il est trop sérieux, il ne répond pas à vos vues ; n'importe, ne le renvoyez pas aussitôt, ne donnez pas lieu de croire que vous ayiez dédaigné de le lire. Si, au contraire, vous lisez le livre prêté, ne vous y prolongez pas indéfiniment, rendez-le, avec remerciements, et tâchez de faire bien comprendre que vous l'avez lu et non sans intérêt. Ne prêtez jamais ni un livre, ni de la musique que l'on vous a prêtés.

Dans la correspondance, il est une règle que nos contemporains n'observent guère : c'est de répondre à la lettre reçue, et pourtant, sans réponse il n'y a plus de correspondance. En général, et M. Doudan, célèbre, à juste titre comme précepteur, et incomparable comme épistolier, s'en plaignait : on ne relit pas la lettre à laquelle on

doit répondre, on n'en conserve qu'un souvenir vague, on se livre à toutes sortes de variations fantaisistes, on décrit, on raconte, on disserte, mais on ne répond pas. Et eussiez-vous la plume agile de madame de Sévigné ou la profondeur pénétrante de madame Swetchine, votre correspondant ne sera qu'à demi-content. C'est là, soyez en sûres, un très grand défaut de la correspondance; on vit si vite, on écrit tant, en envoiant de télégrammes, de cartes postales, télégraphiques, etc., qu'on n'a plus le temps de lire sérieusement une lettre et d'y répondre comme il le faudrait.

Venons-en aux diners, qui sont, depuis l'abbé Cotton, un des grands écueils de la politesse. Nous n'allons pas, bien entendu, vous remémorer les règles antiques : — Ne faites pas de bruit en buvant, rompez votre pain, ne ramassez pas la sauce; il n'est pas besoin d'insister, mais il est quelques menus détails qu'il est bon de ne pas ignorer. Si, maîtresse de maison, vous offrez un dîner à vos amis, qu'il ne ressemble pas à ces repas de table d'hôte, où, seuls, les domestiques s'occupent des convives. Vos convives sont vos invités, ayez soin d'eux, ayez de temps en temps une parole qui les engage à accepter tel plat ou tel vin; n'omettez jamais de servir *vous-même* ou la glace ou un entre-mets, ou les fruits; les femmes bien élevées n'y manquent pas. Les invités, si leur âge et leur position leur permettent une certaine initiative, feront très bien de louer quelqu'un de ces ragoûts ou de ces vins offerts par leurs hôtes : c'est à la fois d'un bon goût et d'un bon cœur. La sécheresse des manières s'intronise de plus en plus parmi nous, défendons-lui au moins l'entrée de la salle à manger, l'hospitalité, dont elle est le centre, mérite un retour de cordialité, et dans cet éloge, dans cette petite flatterie, la gourmandise n'a rien à voir. Puis-je me permettre un autre avis dont je demande pardon à l'avance? Jadis, les Français étaient connus en Europe par leur sobriété, les femmes et les jeunes filles ne buvaient que de l'eau ou de l'eau rouge; les mœurs étrangères ont pénétré parmi nous : au dessert, on sert deux ou trois vins de liqueur, et jeunes filles comme jeunes femmes en boivent, eussent-elles déjà bu du vin de Champagne, et sans eau; avec le café arrive l'interminable défilé des alcools, désignés sous les noms les plus doux, crème d'anis, de menthe, de cacao, dix flacons d'élégante tournure chargent la table, et jeunes femmes ou jeunes filles ne refusent pas un fond de verre, oh ! non ! c'est excellent, c'est salubre, c'est stomachique. Et les lunches ! que n'offrent-ils pas à la gourmandise des visiteuses de cinq heures ? galantine, sandwiches, tartines de foie gras, avec vins, très doux mais très capiteux. Les lunches, chez le pâtissier, sont escortés également d'un verre de vin de Madère ou de Malaga. Qu'en résulte-t-il ? ceci : que les

médecins se plaignent des désordres que de tels abus produisent sur les organisations féminines et qu'ils trouvent que les femmes du monde abusent des excitants. On s'est laissée aller à un penchant qui a ses dangers. Il faut s'arrêter, il n'est que temps, chose très triste à dire, mais indispensable.

Madame de Bradi, si spirituelle et si distinguée, donnait à ses lecteurs un avis que nous répéterons volontiers après elle :

« Ne demeurez jamais, disait-elle, auprès d'une table sur laquelle se trouve de l'argent, » auprès d'une vitrine ouverte qui renferme des bijoux : vous ignorez quelle est la personne qui vous succédera. »

Et les devanciers, on ne les connaît pas non plus.

Cet avis désagréable est comme les médecines amères mais des plus utiles; oui, vous ignorez qui viendra après vous, qui vous précédait, et vous ne soupçonnez pas de quelles odieuses accusations vous pouvez devenir l'objet. N'avons-nous pas vu une digne fille de la Charité, accusée de vol par un joaillier, parcequ'elle était restée seule dans le magasin, au milieu des écrins ouverts ? une bague avait disparu, la justice la retrouva dans les mains d'une personne entrée après le départ de la Sœur : voilà un exemple. Je pourrais les multiplier. Dans les grands magasins, inondés de visiteuses, il y a bienséance à veiller, non seulement sur ses poches, mais sur ses mains et à ne pas toucher les nombreuses bagatelles qui s'étalent sous vos yeux. Regardez, ne touchez pas ! en touchant, vous pourriez, pensez-y, c'est affreux, vous voir confondue avec ces viles créatures que, tous les jours, on signale dans ces bazars, et qu'on emmène et qu'on fouille parcequ'elles ont volé !

Donc, attitude réservée, mains croisées devant vous, aucun geste qui puisse être mal interprété. Vous remarquerez aussi que dans la foule qui remplit le Louvre, le *Printemps*, le *Bon-Marché*, les femmes bien élevées se font connaître ; elles ne poussent pas les autres visiteuses ; devant une porte ou un passage encombré, elles s'effacent ou bien elles passent rapidement, de façon à ne pas gêner les autres : ce dernier mot est le grand secret de la politesse et il m'amène à donner un dernier petit conseil. Lorsque vous voyagez en chemin de fer et que vous arrivez au but, ne faites pas une toilette devant vos compagnons de voyage, ne changez pas votre manteau de pluie contre un plus beau par-dessus, ne vous brossez pas, ne vous secouez pas : tous ces arrangements sont du plus mauvais goût ; et j'ajoute encore, n'accaparez pas le filet à vous seule, par vos sacs, paniers, châles, couvertures, ombrelles, songez aux autres et vous serez polie, et vous serez charitable ! Sans bienveillance pas d'urbanité.

M. BOURDON.

ALINE DE CHANTERIVE

(SUITE)

IX



PENDANT que mademoiselle de Chanterive remplissait auprès de Francesca le rôle de sœur de Charité, sa pauvre grand'mère, à laquelle on avait été enfin obligé d'apprendre le naufrage de l'*Abbatucci*, ne pouvait se consoler de la perte des deux personnes qu'elle aimait le plus ici-bas; elle ne se livrait point, comme il arrive quelquefois dans la jeunesse, à un deuil violent, mais un sentiment de douleur immense et profonde avait envahi son âme; ses idées et ses souvenirs se confondaient dans son esprit; il lui arrivait souvent d'appeler Aline, comme si celle-ci avait pu l'entendre; et, quand elle s'en apercevait, elle versait des larmes amères et priait le Dieu de miséricorde de la retirer de ce monde, où il ne pouvait plus y avoir de bonheur pour elle.

Son neveu était cependant auprès d'elle; malgré son goût persistant pour l'état militaire, il avait donné sa démission pour ne pas abandonner dans le malheur celle qui avait été pour lui une seconde mère; il lui tenait fidèle compagnie; il dirigeait ses affaires et même sa maison; il prenait une vive part à sa douleur, tout en cherchant à l'en distraire; enfin il était pour elle le fils le plus attentif et le plus tendre.

Ce qui augmentait encore le chagrin de la pauvre grand'mère, c'était de ne pouvoir pas même prier sur un tombeau qu'elle aurait fait ériger à sa petite-fille et à sa nièce.

« Si elles étaient mortes d'une mort ordinaire, disait-elle j'aurais eu au moins la consolation de les soigner dans leur maladie et de porter des fleurs sur leur tombe, comme je l'ai toujours fait pour les chers bien-aimés que j'ai perdus; mais de celles-ci rien ne me reste, pas même leur dépouille mortelle! »

Ces plaintes, souvent répétées, suggérèrent à Maurice une idée nouvelle. Il fit construire, au milieu d'un petit bois touffu, non loin du château, un charmant oratoire, sur le fronton duquel furent gravés ces mots :

« A la mémoire de madame veuve de Surville, née de Chanterive, et d'Aline de Chanterive, naufragées avec l'*Abbatucci*. »

Au milieu du sanctuaire s'élevait un sarcophage sculpté, surmonté des bustes en marbre blanc des deux intéressantes victimes.

Quand tout fut achevé, Maurice conduisit la vieille dame à cette espèce de mausolée.

« C'est ici, lui dit-il, chère tante, que nous viendrons désormais les pleurer et prier pour elles. »

Un ruisseau de larmes coula des yeux de la pauvre vieille femme, mais ces larmes avaient leur douceur.

« Tu es bon comme les anges du ciel, dit-elle à son neveu, en appuyant sur son épaule sa tête tremblante d'émotion; que le Seigneur te récompense de ta piété filiale! »

Depuis ce jour, madame de Chanterive alla tous les matins prier dans le petit oratoire et déposer un bouquet de fleurs, qu'elle se plaisait à faire elle-même, sur la tombe simulée de sa petite-fille et de sa nièce; et cette tâche, qu'elle s'était imposée, lui faisait du bien au corps et à l'âme.

Le bon Maurice l'accompagnait presque chaque fois, car elle avait beaucoup de peine à marcher seule; elle avait bien vieilli, sa haute taille s'était courbée, ses cheveux étaient devenus tout blancs et ses rides s'étaient plus accrues depuis qu'elle avait appris le fatal naufrage, qu'elles ne l'eussent fait en dix ans de calme et de bonheur; mais elle conservait toujours la bonté et la douceur de caractère, qui l'avaient fait aimer de tout temps par tous ceux qui la connaissaient.

Un jour d'octobre, quand la bonne dame venait de choisir elle-même dans son parterre les fleurs qu'elle préférerait pour son bouquet quotidien, le temps se couvrit tout à coup, le vent souffla avec violence, les grondements du tonnerre se firent entendre dans le lointain, répercutés par les échos, des lueurs rougeâtres se succédaient presque sans interruption.

« Vous n'allez pas sortir maintenant, chère tante, dit Maurice, qui la voyait mettre son chapeau pour faire son pèlerinage habituel, il va pleuvoir dans quelques minutes.

— Mon Dieu! mon Dieu! qui portera donc ce bouquet jusqu'à l'oratoire? dit-elle tristement.

— Moi, si vous le permettez, dit Maurice, je marche vite, je serai de retour avant que l'orage éclate, et d'ailleurs j'ai de fortes chaussures, et je ne crains pas de me mouiller.

— Vas donc et reviens vite », répondit-elle en lui tendant le bouquet.

Il prit son fusil par contenance et se mit en route aussitôt; mais à peine avait-il fait cent pas que la pluie commença à tomber, une grosse pluie d'orage, capable de mouiller un homme en quelques instants jusqu'aux os; et le capitaine, voyant la porte entr'ouverte, n'eut rien de mieux à faire que de se précipiter dans la maisonnette du jardinier.

« Ah! c'est vous, monsieur Maurice, s'écria une vieille femme en se levant pour lui offrir un siège; quelle pluie, mon Dieu! et dire que mon pauvre mari est en route pour la ville par un temps pareil!

— Il fera comme moi, Georgette, il se mettra à l'abri dans la première maison qu'il rencontrera.

— Et le vieux de ce matin, qui venait tout exprès de bien loin pour vous donner une bonne nouvelle, à ce qu'il m'a dit, est-il resté au château? s'il l'a fait, bien lui en a pris, car, maigre comme il est, le vent et la pluie l'entraîneraient comme des feuilles sèches.

— De quel vieux voulez-vous parler, Georgette?

— Eh bien! d'un homme qui ne ressemble à aucun autre, grand, sec, le dos voûté, les cheveux épais, mêlés de noir et de blanc et pendant de tous les côtés, sur le dos et sur les épaules; habillé avec une grande lévite, qui ressemble à une soutane, mais qui n'en est pas une; coiffé d'un chapeau, qui n'en est pas un non plus, mais plutôt une espèce de bonnet pointu.

Je l'ai pris d'abord pour un brigand, et j'en aurais eu peur, si mon garçon n'avait pas été à la bastide; mais il m'a parlé si poliment que j'ai bien vu qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, je croisais plutôt que c'est un fou ou à peu près.

— Et il m'a demandé, dites-vous?

— Il a d'abord demandé s'il était près du château de Monplaisir, et si madame de Chanterive l'habitait toujours; puis, si le capitaine de Chanterive s'y trouvait aussi; et quand je lui ai répondu que oui, il en a paru très satisfait, et il s'est informé s'il pourrait vous voir tout de suite; et comme j'hésitais à lui répondre, ne sachant pas si vous n'étiez point parti pour la chasse, il s'est enfilé à grands pas dans le bois où je l'ai vu disparaître.

— C'est peut-être quelque pauvre diable qui m'aura connu en Afrique, et qui, ayant besoin de secours, veut me demander de l'argent; s'il revient, envoyez-le moi au château, où je ne tarderai pas à rentrer.

Et, comme l'orage s'était apaisé, il fit de la main un geste d'adieu à la jardinière et se dirigea, à travers le bois de pins, vers le petit oratoire.

Mais quelle fut sa surprise, en arrivant à la plate-forme sur laquelle s'élevait le petit monu-

ment, de voir par ce mauvais temps, dans ce lieu retiré un étranger à genoux!

L'étranger ne releva même point la tête au bruit des pas de Maurice, tant il était recueilli et absorbé dans sa prière.

« C'est le pauvre fou dont Georgette vient de me parler, » se dit le capitaine.

Et, comme il fallait qu'il ouvrit la porte du monument pour déposer son bouquet sur le sarcophage :

« Pardon, monsieur, dit-il à haute voix, je regrette de vous déranger, mais il me faut entrer ici.

— C'est trop juste, répondit l'étranger en se levant aussitôt, et en découvrant ainsi son visage blême, qu'animaient cependant de grands yeux, un peu hagards, qui se fixèrent sur Maurice d'une manière expressive, et il lui dit :

— Ne seriez-vous pas le capitaine de Chanterive, que je viens chercher de si loin?

— Moi-même, monsieur, répondit le jeune homme en s'arrêtant et en regardant à son tour l'étranger d'un air étonné.

— Alors, monsieur, vous êtes le frère de madame de Survilliers, cette femme admirable et charmante, qui a eu la mer pour tombeau, et qui a maintenant le ciel pour demeure.

— Vous connaissiez ma sœur? demanda Maurice, de plus en plus surpris.

— J'étais avec elle sur l'Abbatucci lorsque ce paquebot a fait naufrage; je l'ai vue se sacrifier en suppliant à genoux un matelot de l'équipage, qu'elle avait secouru jadis, de sauver sa cousine à sa place; le matelot n'y voulait pas consentir, mais elle insista tellement qu'il prit la jeune fille dans ses bras et se jeta avec elle à la mer. J'ai vu cela, monsieur, et mon plus amer chagrin sera toujours de n'avoir pu essayer de sauver moi-même votre héroïque sœur, parce qu'alors je ne savais pas nager.

Il couvrit son visage de ses mains pour cacher sa rougeur, ses larmes peut-être.

Maurice croyait être le jouet d'un songe.

« Mais alors, monsieur, si vous étiez des naufragés, comment avez-vous échappé à la mort?

— Oh! moi, je ne pouvais pas mourir! Dieu ne le voulait pas. Je me suis trouvé accroché par les mains, je ne sais comment, au couronnement de l'arrière du navire; puis, jeté comme un paquet dans un canot du trois-mâts que nous avions aperçu venant à notre secours; mais alors j'avais perdu connaissance; et, quand je repris mes sens, j'étais sain et sauf, à l'hôpital de Civita-Vecchia. »

Tout cela était débité avec une si grande exaltation d'esprit, que Maurice se demandait si l'homme auquel il avait à faire, n'était pas un échappé d'un hospice de fous; mais ce sujet de conversation était trop intéressant pour lui, pour qu'il ne cherchât pas à la prolonger.

« N'avez-vous pas dit, monsieur, lui deman-

da-t-il avec une certaine hésitation et une émotion visible, qu'à la prière de mon excellente sœur, un matelot de l'équipage avait essayé de sauver ma cousine, Aline de Chanterive ?

— C'est la vérité pure, monsieur ; j'ai été moi-même témoin de cette scène admirable, qui m'a touché au point de me faire oublier quelques instants mon propre danger.

— Et savez-vous, Monsieur, quel en a été le résultat ? dit vivement le jeune homme.

— Oui, monsieur, et c'est pour vous l'apprendre que je vous cherche.

— Parlez de grâce, qu'est devenue la pauvre Aline ?

— Elle vit, monsieur, le don de seconde vue, dont je suis encore affligé, m'en donne l'assurance. »

Le cœur de Maurice se serra.

« Évidemment, j'ai affaire à un fou, se dit-il, et j'ai été fou moi-même de ne pas le voir tout de suite. Ce qui me paraît certain, cependant, c'est qu'il a assisté au naufrage de l'Abbatucci ; et ce sont probablement les émotions de ce terrible événement et les dangers qu'il y a courus, qui ont troublé sa raison. »

Il y eut entre eux un moment de silence. Ce fut Maurice, qui, toujours bon et compatissant, le rompit le premier.

« Monsieur, dit-il, je vous remercie infiniment des détails que vous venez de me donner, quoiqu'ils aient ravivé la douleur d'une perte qui m'est toujours bien sensible. Pourrais-je, de mon côté, vous être utile en quelque chose ?

— Je ne le crois pas, monsieur, pour le moment du moins ; c'est moi, au contraire, qui viens vous offrir mes services.

— Veuillez vous expliquer clairement, je vous prie.

— C'est ce que je vais faire. Je vous le répète, votre cousine vit encore, le don de seconde vue m'en donne l'assurance positive. »

Maurice ne put retenir un geste d'impatience.

« Vous ne me croyez pas, monsieur, reprit l'étranger avec un sourire de résignation ; ce n'est pas la première fois que je trouve des incrédules à ce sujet ; mais, à l'instant même, je puis vous donner ici la preuve de ce que j'avance et vous forcer à me croire. »

Il tira de sa poche un petit calepin à moitié usé, et le montrant au jeune homme.

« Reconnaissez-vous cette écriture ? lui dit-il.

— Elle ressemble à celle de ma cousine Aline, quoique beaucoup moins formée.

— C'est que votre cousine n'avait pas comme au château de Monplaisir, tout ce qu'il lui fallait pour écrire, répondit l'étranger.

— Je ne peux pas douter que ce billet ne soit d'Aline, reprit Maurice, mais de grâce, Monsieur, comment est-il tombé entre vos mains ?

— Ceci est un peu long à raconter, » répondit l'inconnu en s'asseyant sur la marche de l'esca-

lier et en invitant Maurice à faire comme lui.

« Il faut que vous sachiez, monsieur, que, simple passager à bord de l'Abbatucci, j'avais eu l'heureuse chance d'y rencontrer madame de Surveilliers, et que, trouvant un charme infini dans sa conversation, j'avais été amené à lui faire des confidences qui n'étaient pas à mon avantage, mais qu'elle reçut avec une charité toute chrétienne, et qui lui fournirent l'occasion de me donner des conseils et de me dire des paroles qui firent sur mon esprit une impression si vive qu'elles y sont toujours gravées.

» Après le naufrage de l'Abbatucci, je me résolus à suivre les conseils que j'avais reçus de madame votre sœur, et, plus je réfléchissais, plus mon cœur y était porté ; mais elle n'était plus là pour me diriger. Je formais mille projets et aucun d'eux ne me satisfaisait entièrement ; je ne me sentais aucune vocation pour la vie religieuse, et, tout en n'aimant plus le monde, la solitude complète des ermites me semblait trop pénible.

Maurice rongea son frein en écoutant ce long récit, qui lui paraissait n'avoir aucun rapport avec Aline, mais craignant de faire perdre au bonhomme le fil de ses idées, l'enchaînement de ses souvenirs, il crut prudent de ne pas l'interrompre, et celui-ci continua.

« Un jour qu'en songeant à madame de Surveilliers, le regret de sa mort m'arrachait des larmes amères, je me dis : si elle est au ciel, et je n'en doute pas, elle doit m'entendre de là haut ; et je me mis à la prier, comme on prie les saints. Aussitôt il me vint une idée lumineuse ; vous allez en juger vous-même. Si j'avais su très bien nager, me dis-je, j'aurais pu sauver madame de Surveilliers, comme le matelot a sauvé mademoiselle de Chanterive ; pourquoi la plupart des hommes ne savent-ils pas nager, ou ne nagent-ils que trop imparfaitement pour être capables de sauver leur prochain ? On a des ouvriers pour apprendre aux jeunes filles à coudre et en faire des ouvrières. Des hommes charitables ont créé des orphelinats où l'on enseigne aux jeunes gens l'agriculture ou un métier ; et tout cela est utile. Je vais fonder un établissement de ce genre pour un certain nombre d'orphelins, auxquels on apprendra non seulement des métiers qui les mettront à même de gagner leur vie ; mais, en outre et surtout, l'art de la natation à un degré supérieur, afin qu'ils puissent se tirer eux-mêmes et tirer les autres du danger des eaux.

» Cette idée, une fois conçue, je m'empressai de la mettre à exécution ; je parcourus les bords de la Méditerranée, depuis Marseille jusqu'à Hyères, et, trouvant à Carqueranne, au rivage de la mer, un château avec une grande terre, j'en fis l'acquisition pour y établir mon orphelinat qui est en voie de prospérité. J'y attachai un homme de bien, excellent nageur, je devins son

premier élève, et Dieu permit qu'en moins de trois mois, je fisse de tel progrès dans cet art, que j'ai presque dépassé mon maître. Hélas ! que n'avais-je acquis plus tôt cette précieuse faculté !

« Cependant j'ai été une fois bien récompensé de mes peines ; un jour il m'a été donné de retirer de l'eau un petit imprudent qui se serait noyé sans mon secours, et de le rendre sain et sauf à sa mère ; je ne saurais vous dire la joie ineffable que j'ai ressentie, et qui dilate encore mon cœur toutes les fois que j'y pense. »

Il lui raconta ensuite la rencontre des deux marins avec mademoiselle de Chanterive, au bord de la mer sur un îlot, près de la Corse.

« Mais, ajouta-t-il, ce pauvre diable qui faisait partie de l'équipage d'un petit yacht, que j'ai acheté depuis peu, est tombé malade à son retour de Gènes où j'avais envoyé mon navire, et ne pouvant s'acquitter lui-même de la commission de mademoiselle Aline, il m'a prié de vouloir m'en charger, ce que j'ai fait très volontiers, heureux de pouvoir vous porter une si bonne nouvelle.

— Merci, mille fois, monsieur, dit alors Maurice ; mais comment croyez-vous que je doive m'y prendre pour retrouver ma cousine et la ramener auprès de sa grand'mère ?

— J'allais précisément vous faire mes propositions à ce sujet. Mademoiselle de Chanterive est encore, soyez-en sûre, dans la maison où elle a été recueillie, dans un îlot, près de la Corse. Il ne faut donc que visiter, l'un après l'autre, tous les îlots qui peuvent être en vue de Calvi ; ces parages ayant été le théâtre du naufrage de l'*Abbatucci*, nous trouverons certainement le lieu du refuge dans lequel votre cousine soupire après sa délivrance. Je vous propose donc de vous embarquer avec moi dans mon petit yacht et de nous en servir pour ramener en France mademoiselle de Chanterive.

— Monsieur, répondit Maurice, en lui tendant cette fois la main avec une vive reconnaissance, je suis extrêmement touché de votre offre, rien ne peut m'être plus utile que votre assistance pour découvrir l'asile de ma cousine ; mais permettez-moi d'abord de vous présenter à ma tante...

— Excusez-moi, monsieur, le temps me presse à cette heure, une affaire urgente m'oblige à retourner au plus vite à Carqueranne, où vous voudrez bien venir me prendre le jour qui vous conviendra le mieux ; voici mon adresse. Au revoir, et à bientôt. »

Il remit sa carte au capitaine, lui serra la main et disparut dans le bois, le laissant ravi et en même temps tout étourdi de cette aventure.

« Aline vivante ! se disait-il en tressaillant d'espoir, quel bonheur pour sa grand'mère ! quel bonheur pour moi ! Mais il faut que j'agisse à l'insu de ma tante ; la pauvre femme serait trop malheureuse, si je ne lui rendais pas son Aline, après lui en avoir donné l'espérance. »

X

Grâce aux soins de mademoiselle de Chanterive, la bonne Francesca était en pleine convalescence : soutenue par sa jeune garde-malade, elle faisait chaque jour une petite promenade ; bientôt même elle put s'aventurer toute seule sur la grève. Aline fut alors un peu moins occupée et put enfin passer les nuits paisiblement dans son lit. Mais elle put aussi, songer à son malheur sans être distraite, et la désolante pensée qui l'avait assaillie avant la maladie de Francesca, lui revint à l'esprit avec plus de force. Ses parents devaient être morts puisqu'on ne lui répondait point ; tout espoir de retour au milieu des siens lui était désormais interdit ; il lui faudrait passer toute sa vie dans l'isolement et la pauvreté ; ce qui l'affligeait plus encore, et ce qu'elle se reprochait amèrement s'était des être montrée jadis si froide pour eux ; il ne lui serait donc jamais possible de réparer, à force de soins, de tendresse et de prévenances, ses manques d'égards envers sa bonne grand'mère, et ses torts envers Maurice. Ces regrets la poursuivaient partout.

Une après-midi de dimanche le soleil était voilé par de gros nuages grisâtres, aucune brise n'agitait le feuillage des arbres, l'on entendait à peine le léger murmure des vagues expirant sur la grève, la nature entière était en harmonie avec la tristesse d'Aline ; la jeune fille, sous une impression de mélancolie qu'elle ne pouvait surmonter, profita du repos du saint jour pour faire une promenade solitaire au rocher de la Madone. Elle s'assit, comme elle faisait d'ordinaire, au pied de la falaise, ayant la mer en face et les yeux fixés sur cette plaine liquide, sombre ce jour là, comme le ciel qu'elle reflétait.

« Demain peut-être, se dit-elle, le ciel aura repris sa sérénité et la mer son brillant azur, mais Dieu me rendra-t-il la paix que j'ai perdue !... »

« Oui, si je mets en lui ma confiance. »

Pendant qu'elle réfléchissait ainsi, une voix perçante, d'un timbre si particulier qu'il était difficile de l'oublier, quand on l'avait une fois entendue, dit très haut à une petite distance : Aline de Chanterive, me reconnaissez-vous ?

La jeune fille tressaillit de surprise et d'effroi tout ensemble, et, se retournant brusquement, elle vit, à quelques pas devant elle, un homme, dont la haute taille et la physionomie singulière avaient laissé des traces profondes dans sa mémoire.

« Aline de Chanterive, me reconnaissez-vous ? répéta cet homme.

— Oui, certainement ! s'écria-t-elle, vous êtes monsieur de Mélissanne ! »

Aline s'était levée en hâte, elle gravit le ro-

cher en quelques bonds, et, se trouvant auprès de lui :

« Monsieur, lui-dit-elle en joignant les mains, donnez-moi des nouvelles de ma famille.

— J'ai fait mieux que cela, dit-il en souriant, je vous en amène un membre. »

Au même instant un homme accourut, du bloc derrière lequel il était caché aux yeux d'Aline, et, l'enlaçant dans ses bras vigoureux, il la pressa vivement sur son cœur.

« Maurice ! » s'écria-t-elle en laissant tomber sa tête sur l'épaule de son cousin. Puis d'une voix faible et en hésitant :

« Parle-moi de ma grand'mère, lui dit-elle.

— Tu la verras bientôt, se hâta de répondre le jeune homme qui devinait sa pensée ; elle vit, grâces à Dieu !

— Et ma mère, si malade quand je suis partie, que peux-tu m'en dire ?

— Hélas ! ma pauvre Aline, lors même que l'Abbatucci n'aurait pas fait naufrage, tu ne serais point arrivée à temps pour recevoir son dernier soupir. »

Deux larmes sillonnèrent les joues de la jeune fille qui pleura quelque temps en silence.

Puis ils s'assirent tous les trois à l'ombre du rocher de la Madone, et se racontèrent mutuellement ce qui leur était arrivé.

« Pauvre Aline ! disait Maurice ; malgré le bon vouloir des gens charitables qui t'ont recueillie, combien tu as dû souffrir !

— Ce qui me brisait le cœur, répondit-elle, ce qui m'aurait fait mourir de chagrin sans doute, c'était de n'avoir de nouvelles d'aucun de vous, d'être si complètement séparée de ma famille et de mon pays, de leur devenir étrangère. »

Le jour baissait, Aline songea enfin à la nécessité de retourner chez ses bienfaiteurs.

« Je ne dois pas les quitter sans leur témoigner ma reconnaissance et leur rendre le bien qu'ils m'ont fait, dit-elle ; ils sont extrêmement pauvres ; et je voudrais au moins pouvoir disposer en leur faveur de tout l'argent que ma grand'mère m'aurait donné pour ma toilette et mes menus plaisirs, si j'étais restée auprès d'elle pendant le temps que je viens de passer ici.

— J'ai la somme à ta disposition, dit Maurice, et je te prie de leur offrir le double, de ma part, pour les soins qu'ils t'ont donnés.

— Ils seront riches pour le reste de leurs jours, s'écria joyeusement Aline ; avec cela ils pourront acheter la maisonnette qu'ils habitent et le jardin attenant, de plus se procurer bien des choses qui leur manquent. Allons vite le leur dire pour les consoler un peu de mon départ ; car ils me regretteront, j'en suis sûre : ce sont de si excellentes gens !

Ils s'acheminèrent lentement vers la maisonnette. A mesure qu'ils approchaient, Aline cherchait des yeux si ses vieux amis étaient assis sur le seuil de la porte, comme cela leur arrivait

souvent, le dimanche surtout ; et ne les voyant point, elle se demandait s'ils étaient rentrés, lorsqu'il lui sembla que des sanglots et des cris de désespoir venaient de ce côté.

— Que se passe-t-il donc chez Antonio ? » s'écria la jeune fille. Et elle y courut laissant ses compagnons en arrière.

En quelques secondes elle arriva au pauvre logis : Le spectacle qui s'offrit à ses regards la remplit d'épouvante. Antonio était assis le corps affaissé, la tête appuyée entre ses mains, dans l'attitude d'une désolation profonde, tandis que Francesca, debout au milieu de la salle, s'arrachait les cheveux en poussant des cris.

Il y avait encore là deux autres personnes, qui assistaient à cette scène, immobiles, mais avec un air de réelle compassion ; l'un était le chantre et l'autre un étranger d'un âge mûr. Ce fut au chantre que la jeune fille s'adressa.

« Qu'est-il donc arrivé ? lui demanda-t-elle.

— Un grand malheur, répondit-il brièvement.

Mais la paysanne, ayant vu sa protégée, se jeta à son cou, et, la serrant fortement sur son cœur :

« Un ennemi de mon gendre, dit-elle, l'a blessé à la poitrine d'un coup de fusil ; Piédro est mort des suites de cette blessure ; pour comble de malheur Marietta a été obligée de s'endetter pour payer les remèdes et les médecins pendant les deux mois qu'a duré la maladie et ni elle ni nous ne savons comment acquitter ses dettes.

— Je les paierai, moi, dit Aline d'une voix assurée et les yeux brillants de joie, je les paierai jusqu'au dernier sou. »

Tous les regards se tournèrent vers elle.

« Toi ! et comment ferais-tu pour cela, ma pauvre enfant ? s'écrièrent à la fois Antonio et sa femme.

— Vous le saurez tout à l'heure, mes chers amis. A combien peuvent se monter les dettes de Marietta ? demanda-t-elle.

— A deux cent cinquante francs environ, peut-être plus que moins, répondit l'étranger avec un gros soupir ; c'est moi qui les ai avancés.

— Vous les aurez dès demain, dès ce soir peut-être, dit-elle avec assurance, comptez-y. Et elle s'élança hors de la maisonnette.

— Est-ce que la chère enfant aurait trouvé un trésor, par hasard ? dit Francesca, toute surprise.

— Je crains plutôt qu'elle ne soit devenue folle en nous voyant si malheureux, dit tristement Antonio, elle a si bon cœur, cette pauvre petite ! »

Il y eut un moment d'attention solennelle ; on gardait le silence et tous les yeux étaient fixés vers la porte ; enfin des bruits de pas pressés se firent entendre, et Aline, toute rouge d'émotion, et le visage radieux, rentra vivement dans la salle.

— Voici pour commencer, dit-elle en jetant sur la table un rouleau de cinq cents francs, le papier se rompit, laissant échapper plus de pièces d'or qu'Antonio et Francesca n'en avaient vu jusqu'alors dans le cours de leur longue existence.

— Est-tu donc fée, Aline, et as-tu le pouvoir de changer en pièces d'or les cailloux du chemin, ou les galets du bord de la mer? s'écria Francesca.

— Non, répondit la jeune fille; mais j'ai de bons parents et de bons amis, qui sont arrivés depuis quelques heures seulement; et les voici qui viennent vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi, ajouta-t-elle, en désignant du doigt le capitaine de Chanterive et monsieur de Mélissanne, qui entraient en ce moment dans la salle. Ce dernier parlait parfaitement l'italien, et il eut bientôt mis au fait de la situation toutes les personnes présentes. Le chantre et son compagnon félicitèrent Aline; Francesca riait et pleurait à la fois, heureuse de l'idée de revoir bientôt sa Marietta, mais bien triste aussi de perdre sa seconde fille, comme elle appelait volontiers mademoiselle de Chanterive.

Celle-ci vint l'embrasser tendrement; puis, s'approchant d'Antonio, elle eut avec lui un petit colloque secret, après lequel celui-ci, se levant de son siège et ôtant son bonnet.

« Messieurs, dit-il, j'espère que vous allez nous faire l'honneur d'accepter à dîner chez nous. »

Tous s'inclinèrent en forme d'adhésion, seul, l'étranger objecta qu'il avait à peine le temps de retourner au bateau qui l'avait amené, et qui devait repartir du port à sept heures précises.

« Si je le manquais, ajouta-t-il, je ne pourrais assister aux obsèques de mon cousin Piédro, et Marietta en serait bien contrariée, la pauvre femme! elle croyait même, père Antonio, que vous viendriez avec moi pour cela. »

— Ce serait convenable, mon homme, dit Francesca.

— J'irai donc avec vous, dit Antonio; laissez-moi seulement passer mes vêtements du dimanche.

— Il n'est plus temps, dit monsieur de Mélissanne. Et comme Antonio et l'habitant de Calvi paraissaient vivement contrariés de manquer leur départ :

— A quelle heure doit avoir lieu l'enterrement? demanda-t-il.

— A trois heures de l'après-midi.

— Eh bien! je vous conduirai tous deux dans mon Yacht demain matin à Calvi, ainsi que mademoiselle de Chanterive si cela lui convient.

— Je vous remercie monsieur, dit la jeune fille, je préfère rester auprès de Francesca tout le temps que j'ai encore à passer dans ce pays. »

Pendant qu'elle parlait, ses mains ne demeuraient pas oisives; elle allumait le feu, nettoyait le poisson, plumait un poulet, faisait d'autres préparatifs culinaires et s'acquittait de ces divers of-

fices avec une dextérité, bien faite pour étonner Maurice et M. de Mélissanne.

« On croirait en vérité, dit à demi-voix, ce dernier au capitaine, que mademoiselle de Chanterive n'a jamais fait autre chose de sa vie; assurément ce n'est pas ainsi que je me la représentais d'après ce que vous m'avez dit. »

— Il faut croire, lui répondit Maurice, que si l'adversité est une rude maîtresse, ses enseignements sont merveilleusement profitables. La vie qu'Aline a dû mener pour acquérir ses nouveaux talents a été dure et laborieuse, mais elle lui a été aussi très favorable; jamais ma cousine ne m'avait paru si intelligente, si raisonnable, et je dois avouer que je ne l'avais jamais non plus trouvée si jolie que dans son costume de paysanne.

— Il faut cependant bien que nous lui en procurions un autre. Si vous voulez vous en occuper à Calvi, la veuve de Piédro vous donnera les renseignements nécessaires.

— Je vous remercie d'y avoir pensé, mon cher monsieur de Mélissanne, je serai donc des vôtres pour Calvi, si vous le voulez bien.

— Certainement, et nous reviendrons tous ensemble le surlendemain pour repartir deux jours après, et cette fois pour la France.

Le souper fut excellent, et les convives y firent honneur. Puis M. de Mélissanne et Maurice retournèrent au yacht pour y coucher dans leurs cabines; et le parent de Marietta, qui devait les y rejoindre le lendemain matin, dut recevoir chez le chantre l'hospitalité qu'on ne pouvait lui donner chez Antonio.

Au moment où ils prenaient congé, mademoiselle de Chanterive dit au chantre, à demi-voix.

« Rendez-moi le service de venir demain matin de bonne heure, j'ai besoin de vos conseils. »

— Je n'y manquerai pas, mademoiselle, répondit-il d'un air respectueux. »

La nuit s'écoula sans qu'Aline pût fermer l'œil; son cœur était trop joyeux et son esprit trop occupé des événements du jour, mais il lui était doux de rester éveillée, la vie lui souriait, elle se sentait heureuse et elle en remerciait le Seigneur.

Le lendemain, au lever de l'aurore, elle mit avec plaisir ses habits du dimanche qu'elle n'avait plus besoin de ménager, et, après une fervente prière, elle sortit sans bruit, prit le sentier parfumé de l'odeur du thym et du romarin, et s'avança au devant du chantre, qui ne se fit pas attendre longtemps.

« Signor, lui dit-elle en se faisant comprendre le mieux qu'elle put, connaissez-vous le propriétaire de la maisonnette habitée par Antonio? »

— Oui, répondit le factotum de Scopo-Grosso, c'est le signor Vanutelli, un petit vieux, dont la maison est près du château.

— Pourriez-vous m'y conduire? je voudrais lui acheter, avec le jardin, la petite maison occupée

par mes bienfaiteurs afin de leur ôter le souci de lui en payer la rente.

— S'il en est ainsi, signoretta, répondit le chantre, émerveillé de la générosité de cette jeune fille, vous seriez bien de me charger de traiter cette affaire avec Vanutelli; il vous en demanderait le triple de ce qu'elle vaut, s'il traitait directement avec vous, surtout s'il apprenait ce qui s'est passé hier soir.

— Faites donc pour moi ce marché, que je désire voir conclure aujourd'hui même; aussi il faut traiter à prix fait avec le maçon pour qu'il répare et agrandisse le logis, de sorte qu'il ait deux chambres de plus, et que tout soit solide, propre et commode.

— Mais vous voulez donc les loger comme des princes? dit le chantre en souriant.

— Je ne saurais trop faire pour eux, dit-elle; ils ont été si bons pour moi.

Aline fut informée dans la journée que Vanutelli cédait le jardin et la maisonnette au prix de dix-neuf cents francs, et que le maçon se chargeait pour trois cents francs d'agrandir le logis et de le remettre à neuf.

Elle fut très satisfaite de ces conditions.

— Je voudrais bien encore, dit-elle au chantre, pouvoir acheter pour Antonio et pour Francesca un peu de linge et quelques vêtements, ainsi que des draps et des serviettes, dont ils sont absolument dépourvus.

— Cela se rencontre bien, répondit le brave homme, il est arrivé avant hier au soir un marchand forain, qui ne vient ici que très rarement, et qui m'a paru bien assorti en beaucoup d'articles.

— Seriez-vous assez bon pour m'indiquer sa boutique?

— Je serai très honoré de vous y accompagner », répondit le factotum, qui était devenu d'une politesse obséquieuse.

Ils trouvèrent l'industriel installé dans la grange

qui lui servait de magasin. Aline choisit tout ce qu'elle trouva de meilleur pour accommoder le vieux ménage, paya comptant et fit porter aussitôt au logis ses emplettes.

Lorsque Francesca vit arriver tous ces objets et qu'elle apprit en même temps qu'on allait réparer et agrandir la maisonnette, dont elle et son mari allaient devenir propriétaires, sa joie fut si vive, qu'on aurait pu craindre qu'elle en perdît la raison; elle riait, sautait, embrassait Aline et lui disait de tendres folies, celle-ci était heureuse, comme elle l'avait été rarement dans sa vie.

« Que j'étais sotté jadis, se disait-elle, de dépenser en inutilités et en somptueuses toilettes un argent qui, employé à faire le bien, peut procurer tant de bonheur!

Le reste de la journée et celle qui la suivit s'écoulèrent dans la joie; mademoiselle de Chanterive, continua avec ardeur ses fonctions de ménagère, pour que Maurice et M. de Mélissanne trouvassent à leur retour la vieille maison toute brillante de propreté. Puis, quand les voyageurs arrivèrent, elle courut à leur rencontre et fut charmante pour Marietta, dont le récent veuvage atténuait la joie qu'elle éprouvait au fond de son cœur en revoyant sa mère et son pays. C'était une jeune et jolie femme qui méritait bien la vive tendresse que lui portaient ses parents; elle se montra très reconnaissante du bon accueil d'Aline et de sa générosité pour eux et pour elle-même.

L'heure du départ pour la France arriva bientôt, et ce fut les larmes aux yeux et après de tendres caresses que mademoiselle de Chanterive prit congé de ses vieux amis; elle leur promit de leur donner de ses nouvelles et de ne les oublier jamais.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE.

(La fin au prochain numéro.)

LA GALETTE LORRAINE

La payse d'un doigt léger

Pétrit la pâte fine.

Tout autour d'elle on voit neiger

De la fleur de farine...

N'épargne pas le beurre! Encor,

Payse, à pleine tranche!

Bats les œufs jaunes comme l'or

Avec la crème blanche;

Puis lentement, avec amour,

Répands-les sur la pâte...

C'est parfait! maintenant, au four,

Au four et qu'on se hâte.

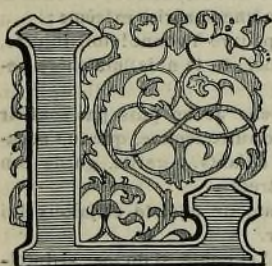
ANDRÉ THEURIET

JACQUELINE

(SUITE)

XI

LIVRE D'ENFANT



E mariage d'Yves et d'Yvonne s'était si promptement accompli, que l'époux se trouva irrévocablement lié sans avoir assez pesé les chaînes qu'il venait d'accepter : il avait subi

un double entraînement ; l'influence de sa mère et l'ascendant de l'affection visible, peu voilée, d'Yvonne ; elle avait un éloquent visage, qui exprimait bien la tristesse ou la joie, comme un paysage qui s'assombrit ou s'égaie d'après le cours du soleil, et, comme l'héliotrope, elle semblait vivre par la présence de celui qu'elle aimait ; il n'éprouva pas, il n'éprouva jamais pour elle l'attrait puissant qui l'enchaînait à Jacqueline ; il ressentit un sentiment confus de pitié, de protection, de sympathie, qui, aidé des conseils de la mère, le conduisit rapidement au mariage ; il pensa que son propre bonheur naîtrait du bonheur d'autrui, satisfaction qui peut suffire, en effet, à une âme généreuse.

Il amena sa jeune femme à Grenoble, dans un beau logement loué pour elle, et tout meublé, selon la coutume des officiers. Yvonne, ravie, exerçait ses talents, elle transformait cet intérieur banal, à l'usage de tous, en une demeure de famille ; des fleurs, des livres, des ouvrages, délicates créations de ses mains adroites, lui donnaient de la grâce ; des portraits, une belle panoplie, des paysages du Dauphiné dessinés jadis par le père d'Yves, lui prêtaient un caractère intime. Yves, trouvait agréable ce tableau domestique, il aimait à voir Yvonne errer légèrement autour de lui, il aimait à l'entendre donner des ordres, à la voir surveiller elle-même le couvert et le diner, il admirait les armoires pleines de linge artistement rangé, il aurait admiré le cuvier bouillonnant ou la bassine aux confitures ; ces enfantillages de la vie domestique plaisent aux esprits sérieux et délassent les hommes voués, par état, à des habitudes dures et austères.

res. Il louait sa femme de son activité et de ses labeurs, mais au bout de quelques semaines, l'accoutumance se faisant entre eux, il crut s'apercevoir qu'Yvonne, toujours très douce avec lui, n'avait pas avec les autres la même suavité ; elle s'irritait vite, ses nerfs agités prêtaient alors trop de vivacité à sa parole ; en deux mois, deux cuisinières quittèrent la place, parce qu'elles ne pouvaient contenter Madame ; l'Ordonnance, même, si résigné et si patient par état, répliqua un jour, qu'on ne pouvait être aux champs et à la ville, et, de son cabinet, Yves entendit la verte semonce dont Yvonne récompensa le pauvre soldat. Où étaient alors sa voix caressante et ses expressions élégantes et choisies ? Hélas ! il y avait donc deux Yvonne en elle ? son humeur difficile dépassa les frontières de l'appartement ; elle se brouilla avec la propriétaire de la maison pour une question de ménage, et avec une vieille dame, sa voisine, à propos d'une servante et de son babil.

« Ma chère petite, lui dit son mari, observe-toi, de grâce ; ne nous crée pas un procès avec les voisines ; nous serions la fable du régiment, et la *Gazette des Tribunaux* pourrait s'occuper de nous.

— Faut-il donc se laisser manquer ?

— On n'en avait pas l'intention, et c'est une grande science dans la vie, de laisser passer et de dissimuler les torts des autres... César, le grand César, donnait ce conseil à son entourage.... »

Ce conseil (l'entourage de César le pratiquait-il ? Suétone n'en dit rien), eut le sort de presque tous les conseils, il demeura stérile ; bientôt, Yves entendit de nouveau cette voix aiguë, ces interpellations brusques, ces portes jetées avec fracas, et il se souvint de la dignité calme qui présidait aux actions et aux paroles de Jacqueline. Il repoussa cette image trop touchante : n'avait-il pas élevé entre elle et lui un obstacle invincible ? n'étaient-ils pas désunis et séparés pour toujours ?... une circonstance vint encore lui remettre en mémoire ce nom et ce souvenir.

Il avait depuis longtemps des relations avec un chef de bataillon de son régiment, marié, et père d'une gerbe d'enfants qui s'épanouissaient, grandissaient, se développaient autour de cet heureux foyer. Yves aimait les enfants ; il avait gâté et choyé ceux-là ; ils le chérissaient, ils

accouraient vers lui, et lui témoignaient cette confiance que le sûr instinct de l'enfant n'accorde qu'à un ami.

Il vint un jour d'été, et il attendit son camarade au jardin; là, une jolie petite fille vint le rejoindre et lui dit :

« Il y a longtemps que vous n'êtes venu, Monsieur ! Papa parlait toujours de vous... Vous n'êtes pas venu pour le beau dîner de la Sainte-Marthe, c'est la fête de maman et ma fête aussi... »

— Je l'ai regretté, ma petite enfant, mais je n'ai pas pu venir; j'ai écrit à votre père.

— Oui, il l'a dit... venez, je vais vous montrer tout ce qu'on m'a donné pour ma fête, j'ai été gâtée... »

Elle le conduisit dans son jardin en miniature, où poussaient des salades et du réséda, et lui montra, entassés sur une petite brouette, un fourneau, une boîte à ouvrage, des outils de jardinage à sa taille et un livre à la couverture rose.

« Voyez, dit-elle, je ne suis plus petite; on me donne un ménage pour amuser les deux fillettes, mais j'ai un livre et un nécessaire pour travailler avec maman. »

— Voyons le livre. »

Il s'assit et feuilleta ce volume enfantin, signé d'un nom inconnu, un nom de guerre; cela s'appelait : *Contes à mes futurs neveux, par la tante Sybille*. Il lut au hasard, quelques noms de lieux le frappèrent; le sujet de quelques-uns de ces contes l'étonna, il réveilla en lui des souvenirs confus : cette légende de l'enfant de chœur qui chantait si bien et avec tant de joie et dont la voix résonnait encore dans le sanctuaire après sa mort, ne l'avait-on pas contée un soir dans le salon de madame de la Tourneuve ? lui-même n'avait-il pas raconté l'histoire de *L'Enfant de Troupe*, qu'il voyait figurer dans ces pages, poétisée, embellie, gaie et touchante à la fois ?

Et cette tradition du Dauphiné, c'était lui aussi qui l'avait dite à Jacqueline, à qui il vantait volontiers son cher pays natal, les montagnes, les eaux et les bois ? Jacqueline (Gaston le lui avait dit jadis) aimait à écrire, elle faisait des vers, il en retrouvait dans ce volume, et quelque chose lui disait au fond de l'âme que ces pensées gracieuses et pures, ce style délicat, ces aspirations élevées, étaient la fleur de l'âme qu'il avait chérie. Il lut longtemps, et quand son ami revint, il leva enfin les yeux :

— Tu t'amuses avec le livre de Marthe ? cela n'est pas mal fait, je l'ai lu aussi, avant de le lui donner.

Ils jouèrent aux échecs, comme de coutume, mais dès la fin de la première partie, Yvonne apparut : elle venait chercher son mari. Elle fit quelques brèves excuses à la mère de Marthe, qui était venue au jardin, elle ne regarda pas la petite fille, et elle se hâta d'emmener Yves.

— Eh ! eh ! dit le commandant lorsqu'ils fu-

rent partis, elle a l'air d'un Barbe-Bleue en jupes; je crois que mon pauvre Yves ne sera pas le maître chez lui... Comme moi, du reste : n'est-ce pas, ma femme ?

— Vous allez souvent dans cette maison-là, disait en chemin Yvonne à son mari. Je ne conçois pas quel plaisir vous pouvez y trouver.

— J'aime le commandant, j'aime les enfants qui sont tout à fait aimables...

— Et leur mère aussi, vous l'aimez ?

— Je l'estime fort, elle est une admirable mère de famille.

— Elle ne fait que son devoir, répondit Yvonne d'un ton sec, et elle devrait bien ne pas attirer chez elle les maris des autres ! »

Il la regarda avec une surprise extrême :

« Tu rêves, ma pauvre Yvonne ! toi, injuste, toi jalouse ! et de moi ! tu te nuis, ma chère petite ! »

— Je t'aime ! dit-elle. Je ne puis pas souffrir que tu regardes une autre femme, que tu t'occupes même de ses enfants... garde, garde ton amour pour les nôtres ! »

Il soupira : cet amour égoïste et jaloux lui faisait peine et peur.

« Oh ! Jacqueline ! si noble, si douce, si intelligente, pourquoi n'as-tu pas voulu ? se disait-il. N'y pensons plus ! c'est une faute d'y penser... Yvonne n'est pas adroite... elle me ramène sans le savoir vers ce passé... passé, hélas ! et sans retour... ma pauvre maman, t'es-tu trompée ? ce n'est pas ton habitude. »

GASTON

Pendant ce temps, la pauvre Sybille continuait, non à prophétiser, mais à écrire; elle tirait de cette plume, noble outil, non la richesse, mais la possibilité de vivre.

Elle ne possédait ni le savoir-faire, ni l'activité remuante, ni les protections puissantes qui ont poussé, de nos jours, quelques femmes auteurs vers la fortune : elle écrivait sous l'œil de Dieu, avec une intention pure et le désir de faire quelque bien aux jeunes âmes. On l'imprimait, on la lisait; un jour même, un critique, se trouvant du loisir la loua, un autre, qui n'aimait pas les *berquinades*, la censura, les deux articles l'étonnèrent, elle ne relut ni l'un ni l'autre, et elle continua son nouveau livre avec soin, avec zèle, pensant toujours non à la gloire, à peine à l'argent, mais aux rémunérations, aux biens invisibles qui valent mieux mille fois !

Jamais, pourtant, auteur n'avait poursuivi sa pensée parmi de plus absorbantes préoccupations : les labeurs du ménage, les doléances de madame de la Tourneuve se jetaient au travers

de sa verve inspirée, comme des fils d'araignée qui arrêteraient l'essor d'une alouette; l'inquiétude sur Gaston, qui tourmentait ses songes, arrêtait souvent sa plume... que se passait-il dans cette âme si obstinément fermée? quelle était donc cette existence qu'il cachait le plus possible? quels amis le conseillaient? à quels plaisirs consacrait-il ces heures que jamais il n'accordait à sa mère ni à sa sœur? quel était l'emploi de son argent? quel secret imprimait tant de tristesse à sa physionomie? pourquoi était-il si brusque et si caché avec celles dont il est aimé? le mystère était au fond de son âme et de sa vie, et ce n'est ni le bien ni le bonheur qui se cachent ainsi.

Elle éloignait ces pensées, mouches importunes qui bourdonnaient sans cesse à son oreille, elle faisait un grand effort pour s'abstraire et poursuivre l'action de son petit drame, elle cherchait les nuances d'un caractère difficile, et, tout en allant, elle appliquait du soin à son style, biffant d'une main sévère les mots deux fois employés, éliminant les queues d'adjectifs, qui auraient risqué d'allonger la phrase, veillant à séparer *qui* de *que*, à ne les répéter ni l'un ni l'autre, attentive à cet art que M. Cousin qualifie de difficile, et elle était dans l'ardeur du travail lorsque la servante intervint brusquement, et la tira de ses songes en disant :

« Madame demande Mademoiselle.

— Où est maman?

— Au salon, avec un monsieur; elle dit que vous devez venir tout de suite. »

Jacqueline, quoiqu'un peu étonnée obéit; elle quitta papier et plume et descendit promptement. D'un coup d'œil, elle vit qu'il se passait quelque chose de grave. Le directeur de la Banque était debout auprès de la cheminée; son visage, très souriant d'ordinaire, semblait assombri, il évita le regard de Jacqueline; madame de la Tourneuve, affaissée dans le fond d'une bergère, paraissait en proie à une émotion violente, ses mains, croisées sur ses genoux, tremblaient :

« Maman! qu'avez-vous? que se passe-t-il?

— Ah! Jacqueline, quand tu sauras!... »

La pauvre femme ne put achever, ses larmes coulèrent :

« Monsieur, de grâce, qu'y a-t-il qui fasse pleurer ma mère? dit Jacqueline, une main de sa mère serrée dans les siennes.

— Mademoiselle, je ne saurais dire combien me coûte le pénible devoir qui m'amène auprès de vous : je suis forcé de me priver des services de votre frère Gaston...

— Il perd son emploi? c'est en effet un malheur pour lui et pour nous.

— Il en est un plus grand, mademoiselle. »

Il se tut, elle n'osa pas l'interroger : madame de la Tourneuve sanglotait comme une pauvre

enfant, et après un long silence, attirant sa fille vers elle, elle lui dit à l'oreille.

« Il a volé!

— Mon Dieu! Gaston!... Monsieur, est-ce vrai, monsieur?

— Trop vrai, mademoiselle. Depuis longtemps sa conduite m'inquiétait, il aime le jeu, il aime les soupers; je lui ai parlé comme un frère aîné l'aurait pu faire... j'ai voulu le ramener dans la voie droite... il m'a écouté, il m'a fait des promesses, mais je suppose qu'intérieurement, il se moquait de ma morale. Il a des dettes... dettes pressantes... et enfin, il a mis le comble à ses torts, en s'appropriant une somme de dix mille francs qu'il avait reçue pour le compte de la Banque. »

Jacqueline pâlit : elle était touchée au cœur, au point le plus sensible, celui de l'honneur.

« Que faire! dit madame de la Tourneuve, monsieur, que faut-il faire?

— Maman, répondit Jacqueline en reprenant sa fermeté d'esprit, avant tout, il faut payer ce que Gaston a...

— Mademoiselle, je n'osais vous presser sur ce point; mais nous attendons les inspecteurs des finances, ils vérifieront la caisse, ils y trouveront ce manque... et la justice n'est pas loin...

— Nous paierons, monsieur! s'écria madame de la Tourneuve effrayée.

— Et Gaston!

— Qu'il s'engage!

— Est-ce là une ressource?

— Peut-être; la discipline du régiment mate ces esprits dévoyés, et le sentiment du devoir et de l'honneur peut s'éveiller alors; que voudriez-vous faire de lui? Dans un autre emploi, il courra les mêmes risques et ne rencontrera peut-être pas la même indulgence...

Le silence recommença; les deux femmes, écrasées, n'avaient rien à dire, l'homme de finance, attristé de leur douleur, ne pouvait pas cependant leur offrir de consolations efficaces. Il connaissait Gaston. Il se leva et salua profondément madame de la Tourneuve; elle lui dit les larmes aux yeux et dans la voix :

« Demain, monsieur, vous serez remboursé... et merci encore! »

Jacqueline salua, et dit aussi un timide merci; n'avait-il pas épargné son frère, ne l'avait-il pas sauvé de la Cour d'assises peut-être? il fallait le remercier, mais qu'une telle reconnaissance est amère!

Elles étaient seules : Madame de la Tourneuve était accablée; elle sortit un instant des pleurs et de ses récriminations pour dire :

« Il faut nous faire excuser chez Paule : je suis hors d'état d'aller à son dîner.

— Oui, mère.

— Jacqueline, comment paierons-nous cette malheureuse somme?

— Sur les fonds de Gaston; cela n'est que juste.

— Il lui reste peut-être quelque chose...

— Je ne le pense pas, maman, il aura payé ses dette urgentes. Ce sont les dettes qui l'ont poussé vers cet abîme...

— Mon Dieu! comment faire et que va-t-il devenir?

— Du moins mon père ne voit pas ceci, « dit Jacqueline à voix basse. »

Sa mère leva les yeux :

— Il n'attendait pas grand chose de Gaston...

Elles firent semblant de dîner; Gaston revint à neuf heures, les trouva assises dans leur petit salon :

« Je vous croyais chez Paule, dit-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Nous n'avons pu y aller, répondit madame de la Tourneuve. »

Il resta debout, attendant le foyer du bout de sa botte, dans une attitude embarrassée et mécontente à la fois : son visage, assez agréable jadis, portait la trace cruelle des excès et des soucis qui les accompagnent ; le visage fané, pâli, avait une expression mauvaise, mélange de défi et de crainte!

« Gaston, dit enfin sa mère, monsieur le Directeur de la Banque est venu me voir.

— Ah!

— Il m'a dit...

— Quoi?

— Tout! dit-elle, indignée de cet arrogant sang-froid, et si vous ne rougissez pas, nous rougissons et nous pleurons pour vous. C'est abominable!

— Oh! oh! de grands mots! que voulez-vous, mère? j'ai besoin d'argent, vous m'avez donné de jolis goûts élégants, je ne puis m'habiller comme un pleutre, ni manger comme un ouvrier du port... mes créanciers, peu aimables, me pressaient... j'ai pris une bagatelle... dans une caisse appartenant à l'Etat... or, l'Etat, c'est tout le monde et personne!

— Vous ajoutez encore à votre faute par de semblables excuses.

— Je ne me trouve pas de repentir.

— Vous reste-t-il de ce malheureux argent?

— Pas un centime. »

Jacqueline intervint alors : sa mère était à bout de forces :

« Puisqu'il ne te reste rien, Gaston, il faudra que nous payions ces dix mille francs sur ta part d'héritage...

— Ah! mais! non!.. je rembourserai, plus tard...

— Eh! bien, si nous attendons, tu seras poursuivi; ton chef nous l'a dit.

— Alors, soit! je partirai, je m'engagerai...

— C'est précisément le conseil que nous allions te donner. »

Il resta immobile, rageur, furieux, et, comme

il l'avouait lui-même, aucun repentir ne parlait au fond de cette âme bronzée, avilie par les plaisirs : pourtant, à la fin, la vue de ces deux femmes, sa mère, sa sœur, qui pleuraient en le regardant, remua une fibre dans son cœur desséché :

— Jacqueline, dit-il, tu as du chagrin, j'en suis fâché... et toi, mère, tu pleures!

— Comment ne pleurerai-je pas? oh! Gaston!

— Mais je t'aime toujours, ma petite maman, je t'assure, et j'aurai beaucoup de chagrin de te quitter.

— Tu pourrais tout réparer, si tu voulais!

— Je voudrai, tu verras, je deviendrai un soldat modèle... embrasse-moi, mère chérie...

Elle se laissa embrasser; Jacqueline, quand il vint vers elle, le repoussa doucement et lui dit :

« Gaston, tu es sauvé cette fois-ci, ne te perds pas de nouveau!... ô mon frère, si tu pouvais revenir à Dieu et au devoir!

— Enfin, on fera ce qu'on pourra, on tâchera... et si je reviens avec des galons d'or sur la manche et une balafre au front, m'embrasseras-tu, Jacqueline?

— Simple soldat, sans galons, ni cicatrice, si tu te conduis bien, tu seras aimé. »

Gaston n'avait pas la vocation militaire, rien de chevaleresque ne battait dans sa poitrine, il redoutait fort cette vie de soldat, si dure, si pauvre et si réglée; mais il avait eu le talent de si bien déranger la situation, que la voie qui mène à la caserne et à la gloire était la seule ouverte devant lui. Il cédait donc à une impérieuse nécessité, en allant, le lendemain, contracter un engagement dans l'infanterie, il donna aussi sa signature, afin de distraire sa part de la fortune commune, et avant que trois jours fussent écoulés, avant que les redoutables Inspecteurs fussent arrivés, le vide de la caisse était comblé. Le cinquième jour, Gaston partit pour rejoindre le dépôt de son régiment; sa mère l'embrassa en pleurant, sa sœur lui dit :

« Souviens-toi! l'avenir t'appartient encore, tu peux nous rendre tous heureux! »

Elle le conduisit au chemin de fer et elle pleura à son aise quand il fut éloigné.

Elle retrouva sa mère fort attristée et fort touchée :

« Pauvre garçon! répétait-elle. Avait-il mauvais air avec ses cheveux coupés, cette horrible vareuse, cette cravate et ces gros souliers! comme on les affuble! »

Jacqueline ne sympathisait pas beaucoup avec ce chagrin; elle remonta chez elle, elle reprit sa plume et son histoire interrompue, et au milieu des petites aventures de son héroïne Blanche, elle oublia un peu le nouveau soldat. O bienfaisant travail! plus que le sommeil, plus que l'espérance, tu endors les peines de la vie, tu soulèves le fardeau, tu es le don de Dieu, précieux entre tous, infligé à l'heureux Adam comme un châti-

ment; tu es le puissant et doux consolateur de sa race! Béni soit le travail!

Celui de Jacqueline était nécessaire, urgent plus que jamais; des revenus diminués, la santé de madame de la Tourneuve que cette secousse dernière avait ébranlée, faisaient bien désirer à sa fille d'accroître ses ressources; elle travaillait beaucoup: son imagination féconde ne s'épuisait pas, son style s'aiguissait et se façonnait, et pourtant, le succès ne répondait pas toujours à ses efforts. La banqueroute d'un libraire la priva d'une somme qui lui était due, un autre refusa un livre sur les *Sacrements*, qu'elle avait écrit à l'usage des enfants; c'était trop pieux, trop mystique, au sens de ce juge souverain. Elle eut, à la fois, les joies intellectuelles de l'auteur qui crée, et les déceptions matérielles de l'auteur qui doit soumettre son œuvre à autrui; elle aurait enduré avec courage ces alternatives, si, à la suite de ces deux échecs, la position de sa mère ne lui eût paru trop pénible. L'aisance s'était enfuie et la pauvreté venait à grands pas.

XIII

LETTRES ET CONVERSATIONS

X... Janvier 18..

« MA CHÈRE BONNE COUSINE,

» J'ai reçu avec reconnaissance votre cadeau d'éternelles et je vous aurais remerciée plus tôt de cet aimable souvenir, s'il n'était survenu un nouveau changement dans notre vie. Mon frère Gaston n'est plus à la Banque, il s'est engagé dans un régiment d'infanterie, il a quitté notre ville, et en nous voyant seules, tristes, mon beau-frère Stéphane, qui est d'une bonté parfaite, nous a engagées à habiter chez lui, à vivre d'une existence commune, et ma mère a accepté, non sans répugnance, hélas! Elle eût désiré, je l'ai compris, que ma sœur ne se bornât pas à une simple adhésion, qu'elle joignît des caresses et des instances à la demande sérieuse et simple de son mari, mais vous connaissez Paule... Maman a accepté, contrainte par la plus dure nécessité; notre petite fortune ne s'est pas accrue, tant s'en faut; j'ai perdu de l'argent avec un libraire, un livre sur lequel je comptais n'a pu se placer; je ne me décourage pas plus que les Hollandais ne se découragent quand les vagues ont renversé une digue, mais pendant que je travaillerai à mon sillon, il faut que mère ait du repos et du bien-être, la maison de Paule peut les lui offrir. J'avais pensé, j'avais proposé à ma mère de nous en aller seules, dans une communauté, asile honorable et doux, où nous aurions gardé notre indépendance et sauvé notre dignité, mais elle

craint les grilles, peu redoutables, le voile, si gracieux qu'il soit, et le petit règlement, si clément qu'on n'en voudrait retrancher un *iota*. Donc, nous allons chez ma sœur, et puisque c'est la volonté de Dieu, je m'y soumetts de toute mon âme; je tâcherai de faire pour le mieux; la vertu est faite de patience, ai-je lu quelque part. Dieu sait ce qu'il faut à sa créature, et pourvu que ma mère soit en paix, tout ira bien.

» Je commence un nouveau petit livre, à l'usage des filles de douze à quinze ans pour lesquelles on n'écrit guère. Celui-là, je suis sûre de le vendre; mon petit travail sur les *Sacrements* a été trouvé *trop pieux*: ah! que cela m'a fait plaisir! j'en ai tressailli de joie pendant que ma bonne mère se lamentait sur la perte du temps, sur la perte de l'argent... j'avais travaillé pour Dieu, je souffrais dans mes intérêts matériels pour Dieu, voilà un doux salaire! Vous me comprenez, ma cousine, vous savez si bien que la croix seule donne du prix à la vie, au travail, à tout!

» Je vous quitte, mes jeunes filles me réclament; je tâche de faire en sorte que mon *Amélie*, quoique pétrie de défauts, soit intéressante. Elle se corrigera, ou elle dira pourquoi.

» Adieu, bonne cousine Octavie, priez pour nous, et croyez à jamais à ma profonde affection.

» JACQUELINE PETIT. »

Jacqueline avait pressenti, avec clairvoyance, ce qui l'attendait chez sa sœur; elle connaissait cette âme égoïste, qui abhorrait tout partage, celui du logis, de la table, tout autant que le partage du cœur et de l'autorité. Elle devinait que céder à sa mère et à sa sœur deux ou trois chambres de sa vaste demeure, les voir s'asseoir à sa table matin et soir, les faire servir par ses domestiques, leur donner enfin place au foyer, paraîtrait bientôt à cette âme profondément personnelle, une charge insupportable, et que si M. Dugué avait agi par bonté de cœur, par esprit de famille, sa femme ne s'associait guère à ses pensées. Elle n'avait pas dit non, comprenant l'odieuse qu'aurait eu un refus: son mari, sa belle-mère tendaient les bras à madame de la Tourneuve et à Jacqueline, pouvait-elle leur tourner le dos?

Elle se soumit donc, mais la mauvaise grâce de son hospitalité se traduisit dans les plus menus détails.

Une chambre triste et peu éclairée fut réservée à madame de la Tourneuve, une autre étroite et mesquine, tout au haut de la maison fut l'apanage de Jacqueline, Paule lui dit en l'introduisant:

« Désolée, je ne puis pas te loger mieux, mais à côté de cette chambrette, il y a un cabinet que tu aimeras peut-être, on y découvre la mer... d'un peu loin, par exemple, enfin!

— Je la verrai avec grand plaisir; » dit Jac-

queline après avoir inspecté le cabinet, fort peu meublé, de la fenêtre duquel on découvrait, en effet, le phare, les estacades et, sous le ciel gris d'hiver, un coin de la mer, un échantillon du majestueux Océan. Cette maison était ancienne, et de cette chambre haute, les armateurs voyaient jadis leurs navires entrant au port.

« C'est bien, c'est charmant, je travaillerai ici, reprit Jacqueline.

— Tu comptes donc continuer tes écrivasseries ?

— Plus que jamais, ma sœur.

— Bien du plaisir.

— Que voudrais-tu que je fisse ?

— Je n'en sais rien, mais ce métier de bas-bleu n'a rien d'attrayant. Du reste, tu pourras faire des contes à tes neveux présents et futurs, puisque me voilà gratifiée de deux babys.

— J'espère bien leur écrire des contes et leur en dire : ils sont tout à fait aimables, tes petits enfants.

— Et bien fatigants !... puisque te voilà avec nous, Jacqueline, j'espère que tu m'aideras parfois à les faire tenir tranquilles ?

— De tout mon cœur.

Paule se souvint de cette promesse, et elle en abusa : elle avait une certaine manière douce-reuse et gracieuse d'en appeler à la complaisance de sa sœur, qui ne permettait pas de refus, et Jacqueline servait sa mère, se servait elle-même, servait, apaisait et gardait les enfants, et dans cet esclavage qu'on lui avait fait accepter, elle n'avait pour elle, pour son labeur, que des échappées de minutes ou des heures dérobées au sommeil. Elle ne se plaignait jamais ; quels que fussent les fatigues, l'ennui et les préoccupations de sa vie, elle se taisait ; elle cachait ses peines à sa mère, elle ne voulait pas ajouter au poids dont ses faibles épaules étaient chargées ; elle ne se confiait pas à des amies ; il eût fallu blâmer sa sœur, ni à madame Dugué, qui lui témoignait un tendre intérêt, elle se taisait, Dieu voyait, c'était assez.

Lorsque le soir, après un jour, un long jour, où la promenade avec les jumeaux et leurs nourrices, la présence au salon, les travaux d'aiguille, nécessaires et cachés, avaient pris toutes les heures, lorsqu'elle remontait enfin chez elle, un sentiment de bien-être inexprimable l'inondait. Elle était seule et libre ! ce cabinet, à peine meublé d'une table, d'une chaise et de quelques rayons chargés de livres, était pour elle un sanctuaire de recueillement et de paix : souvent, la pluie et le vent agitaient la haute fenêtre, mais lorsque la lune jetait sur le parquet nu sa blanche lumière, comme une toile étendue sur un pré, elle s'accoudait, elle regardait la clarté bienfaisante du phare, elle rêvait un peu, elle reprenait possession d'elle-même, et alors, revenait l'inspiration, cette muse paisible que chassent le bruit, le habil et les vaines agita-

tions. Jacqueline écrivait, elle faisait des vers, elle créait un corps à ces idées qui la poursuivaient, tenaces, alors qu'elle ne pouvait pas leur donner audience, et quelquefois les vitres étaient déjà illuminées des couleurs roses de l'aube, avant que Jacqueline posât sa plume pour prendre aussi du repos.

Elle dormait quelques heures et se remettait au joug, reprenait le faix journalier. Lorsqu'elle n'était pas occupée auprès des jumeaux, ou à l'office, ou à la lingerie (Paule lui avait dévolu toutes ces charges), elle ne quittait pas sa mère. Madame de la Tourneuve, vieillie, affaissée, ennuyée, se ranimait un peu à la vue de sa fille, et ce retour de vie se manifestait surtout par des plaintes : elle enregistrerait tous les manquements de Paule, tous les péchés par action, parole ou omission, et des lamentations amères les dénonçaient à Jacqueline.

« Tu sais ? c'est son jour... elle ne m'a pas priée de descendre... je lui pèse, c'est évident.

— Mais, mère, vous vous plaigniez d'un peu de migraine ce matin.

— C'est passé, et elle le savait à merveille, mais elle a saisi l'occasion de se débarrasser de moi. Je ne suis plus assez élégante pour orner son salon.

— Vous êtes toujours fort bien, mère.

— Et toi, qu'as-tu fait tout le jour ? à quelle besogne t'a-t-elle employée ?

— J'ai lavé des dentelles ; vous savez que c'est ma spécialité.

— Pauvre petite Cendrillon ! à propos, et mon point d'Alençon que j'ai prêté à Paule et qu'elle ne me rend pas ? elle me fera une scène si je le lui redemande.

— Mère, faites mieux : donnez-le lui.

— Mais toi, ma fille, toi ! je te le destinai pour le jour de ton mariage. Je n'ai plus grand chose à te donner malheureusement, et tu es si bonne pour moi : je comptais sur Paule et je t'ai trouvée... toi ! ton père avait raison de t'aimer et de te louer...

« Jacqueline l'embrassa tendrement : »

— Ma mère, dit-elle, que vous me faites du bien ! Donnez, donnez l'alençon à Paule, je ne me marierai jamais, nous resterons ensemble.

— Toujours ici ! sous ce joug ! ah ! Jacqueline, n'arrivera-t-il plus jamais quelque chose d'heureux ! et ce pauvre Gaston, qu'advient-il de lui ? il écrit si rarement ! s'il avait voulu, pourtant...

La femme de chambre ouvrit la porte et dit de sa voix flûtée :

« Madame demande mademoiselle.

— Que veut ma fille ? demanda brusquement madame de la Tourneuve.

— Madame va faire des visites, et je suppose qu'elle désire que mademoiselle accompagne les enfants sur la plage.

— Va ! va, ma très chère, il faut obéir. Donne-

moi mes cartes, je vais faire une patience.... allons, à tantôt. »

Jacqueline alla avec les nourrices et les deux beaux enfants sur la plage, qui, l'été, ressemble à un salon ; le soir, madame de la Tourneuve offrit son point d'Alençon à Paule, et pendant

quelques jours, une sérénité charmante plana sur la maison. Le baromètre moral retombait au variable, lorsque Jacqueline reçut de mademoiselle Octavie la lettre suivante :

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SOUFFLÉ DE FROMAGE

Un morceau de beurre, une cuillerée de farine; mêlez-y un verre de lait, cinq jaunes d'œufs, un quart et demi de fromage de Hollande râpé, battez en neige les blancs des œufs, versez ce mélange dans un vase bien clos, faites cuire au bain-marie pendant deux heures. Servez avec une sauce blanche à laquelle vous aurez mêlé du fromage râpé.

SAUCE BÉARNAISE

Mettez dans une casserole gros comme une demi-noix de beurre et deux jaunes d'œufs sans blancs ni germes ; tourner sans arrêter ; lorsque les jaunes s'épaississent, ajouter vingt grammes de beurre, tourner toujours, répéter deux fois cette opération, en ayant soin d'ajouter du beurre nouveau que lorsque le premier est fondu ; ajouter poivre, sel, une petite cuillerée de vinaigre à l'estragon et le jus d'une échalotte.

REVUE MUSICALE

Sapho, à l'Opéra. — *La Rédemption*, au Trocadéro, par M. Charles Gounod.



ous voici en pleine histoire ancienne et ce que la tradition nous a transmis des temps historiques, a été si diversement interprété par les auteurs grecs ou latins, que les librettistes ont beau jeu pour retrancher, ajouter,

inventer en un mot, selon les besoins du théâtre, où il s'agit de forcer le succès avant tout.

Mais sous la plume de M. Emile Augier, c'est-à-dire d'un maître en poésie comme en art théâtral, la classique légende de *Sapho* en s'augmentant de rôles épisodiques destinés à donner plus de mouvement à l'action, a néanmoins conservé un réel caractère antique.

Cela prouve-t-il qu'il y ait dans ce drame les éléments indispensables pour soutenir l'intérêt pendant quatre actes.

Hâtons-nous d'ajouter, pour ôter à ce doute ce qu'il peut avoir de téméraire, que l'auteur des chœurs d'*Ulysse*, de *Faust* et de *La Rédemption*,

a su, par son génie musical donner le relief, la couleur et la vie aux parties du poème qui pouvaient en manquer.

Nous ne voulons pas nous attarder à retracer ici l'histoire de *Sapho* qui, bien qu'appartenant à la deuxième époque des temps historiques, n'en reste pas moins fort obscure. Ce qui nous paraît assez certain, c'est que la Grèce, alors à l'apogée de sa gloire militaire, artistique et littéraire, pouvait avoir ses célébrités féminines, comme nous avons les nôtres dans nos civilisations modernes. Il n'est pas plus difficile de croire, également, au saut périlleux de la savante lesbienne, quand on songe combien de gens l'ont fait, pendant tant de siècles après elle, sans avoir besoin de se hisser à la pointe du promontoire de *Leucade*. Le moindre pont ou la plus vulgaire colonne, et le plongeon se perpétue de générations en générations. Seulement, il n'est pas entouré de cette poésie charmante à travers laquelle les siècles nous montrent les malades de l'île de *Leucade* et qui semble être née, d'ailleurs, sur cette terre privilégiée du génie : la Grèce.

Nous n'avons pas, non plus, à nous arrêter à la première création de *Sapho*, qui eut lieu

en 1851. Il nous suffit de dire que remaniée par les auteurs, MM. Charles Gounod et Émile Augier, c'était surtout au point de vue scénique et de l'intérêt de la pièce que cet opéra avait besoin d'être revu et augmenté. Quant à la musique, M. Gounod avait du premier coup donné sa mesure. Ce qui le prouve, c'est que le dernier acte de *Sapho* est superbe et qu'il est presque complètement de la première création. *Sapho* est et ne pouvait être qu'une œuvre maîtresse. L'originalité féconde en surprises et l'élévation du talent de Gounod, s'accommoderaient mal des vulgarités que notre époque tend à introduire dans le drame moderne, sous prétexte de naturalisme. Mais les belles épopées bibliques ou guerrières, mais tout ce qu'il peut y avoir de noblesse dans l'amour, d'exquis dans les sentiments, comme dans la nature, voilà ce qui s'ajuste bien à son style de haute volée, à sa muse poétique et rêveuse entre toutes.

Aussi, ne nous étonnons pas plus qu'il ne convient de la peine énorme que se donnent les uns pour trouver quelque chinoiserie amusante, ni de la patte de velours qui tient la plume de quelques autres, lorsqu'ils produisent leurs appréciations sur des œuvres d'une si rare valeur. Pour les premiers, l'art ayant une foule de secrets, ils s'en consolent en prenant la chose gaïement. « La critique » devient d'autant plus « aisée », que « l'art est difficile. » Un peu de sel gaulois pour réveiller le goût du lecteur, lui faire oublier le manque absolu de la partie substantielle du ragoût attendu — et le tour est joué : on a provoqué le rire. L'esprit le plus facile est celui qui se fonde sur la raillerie. Il est la ressource de ceux qui n'ont ni l'esprit d'analyse, ni la force que donne, à défaut de connaissances spéciales, le sentiment du beau et du juste. Ceux-là sont peu à craindre : ils pêchent par ignorance le plus souvent et sans parti pris de méchanceté, ou ils n'ont pas reçu le don de sentir les belles choses. Aussi, au lieu de l'Opéra, où ils s'imaginent que l'on ne doit aller que pour s'amuser, envoyons-les avec tous les égards dus aux malheureux exilés du Pinde, de l'Hélicon et du Parnasse, voir Mam'zelle Nitouche ou la Fille du Tambour-Major. Quant aux admirations forcées de ceux qui se trouvent placés entre un intérêt de boutique et le désir bien légitime de ne pas compromettre leur juste réputation de compétence, ils sont plus dangereux. Au lieu du sel gaulois c'est le miel de l'Hymette que distille leur plume. Ils l'échangent en tartines autour de mille égratignures, qui par ce moyen semblent moins cuisantes. — Exemple : LA GRIFFE. — « On trouve bien ça et là quelques reminiscences de Faust, de Roméo, de Polyeucte... etc., etc. » — LE MIEL. — « Ce qui d'ailleurs est un indice de personnalité et une garantie de probité artistique. » — Et cet autre : — « En somme, l'art de M. Gounod est un art tout

féminin. » — Et tout cela, à propos de *Rédemption*, l'œuvre la plus magistrale et à coup sûr la plus profonde du maître.

Mais laissons cela et disons bien vite que la nouvelle *Sapho*, comme ses aînées, dément ces critiques dès le début, quand, après l'introduction on arrive au beau chœur antique de l'*Invocation* : « O Jupiter », qui est d'une majesté vraiment Olympienne. La romance de Phaon, touchante élegie, possède toutes les élégances du rythme et de la pensée qui caractérisent la musique de Gounod.

Qui chantera comme la Krauss l'*Ode de Musée*. « Héro, sur la tour solitaire », et qui en rendra comme elle la mystérieuse poésie ? Personne, peut-être ; mais personne ne résistera au désir de le tenter et de connaître cette ravissante page dont l'accompagnement est un tissu harmonique de la plus exquise délicatesse. Pour dépeindre le splendide effet du final de ce premier acte, il faudrait la plume même qui l'a écrit. Les sonorités de l'orchestre, toujours si habilement distribuées par le maître et se mêlant aux voix des chœurs dans un ensemble colossal, sont encore dominées par les magnifiques accents de la grande tragédienne.

La première partie du second acte est occupée par des scènes de conspiration, s'élaborant à travers les fumées de l'orgie. C'est d'un caractère énergique et viril, qui ne rappelle absolument rien de « féminin » ! Après la chanson bachique du bouffon Pythéas, Glycère, qui a de bonnes raisons pour lui faire les honneurs d'un duo, le lutine avec une malice aussi diplomatique qu'artificieuse qui donne à cette page une saveur extrêmement piquante.

Le chœur des lesbiennes apporte une opposition délicieuse ménagée dans le second tableau de cet acte. Portée sur les ailes d'un poétique rêve, cette musique vous entraîne vers les rivages fortunés des mers orientales ; c'est une page enchanteresse et d'une aimable originalité.

Les capricieuses nuances du ballet restent dans ces vaporeuses teintes où l'imagination entrevoit tout un monde d'illusions charmantes. On s'en fera une idée exacte en demandant la valse qui en fait partie et dont l'effet est irrésistible.

Il nous faut passer rapidement sur le troisième acte où se trouvent pourtant de fort belles pièces, au nombre desquelles, un quatuor et un remarquable duo pour voix de femmes.

La valeur musicale et dramatique du quatrième acte est au-dessus de tout éloge. Gabrielle Krauss y atteint les sommets de ce grand art antique : la tragédie, chaque jour moins comprise du vulgaire à mesure que le scepticisme envahit les mœurs, en rétrécissant les sentiments. Ce qu'à notre époque nous nommons les Goûts raffinés, n'est autre chose que ce rétrécissement moral, à la mesure duquel il nous

faut astreindre nos devoirs, nos plaisirs et notre vie.

Pour nous, un peuple qui se portera en foule vers le théâtre où l'on donne *Athalie* ou *Les Horaces*, est un peuple capable de grandes choses, tandis que celui qui se délecte aux refrains de *Madame Angot* ou se pâme d'aise devant *Ma Camarade*, est un peuple dont l'âme ne vibre presque plus.

Cette petite digression à propos de l'art antique, nous ramène à Gounod, qui en a donné une haute expression dans son quatrième acte. Le chœur des *Exilés*; la Cantilène du *Pâtre*, qui rayonne, joyeuse et inconsciente, sur la dernière illusion et la dernière douleur de Sapho; son noble *Adagio*: « Sois béni par une mourante »; et enfin, les magnifiques stances: « O ma lyre immortelle », — sont autant de pages d'une merveilleuse inspiration.

Le triomphe de la grande tragédienne Krauss a été comme son talent, digne du célèbre auteur de *Sapho*.

Nous allons retrouver le musicien inspiré dans cet autre chef-d'œuvre: *La Rédemption*, où son prodigieux orchestre remplit le principal rôle.

Dans notre dernier numéro nous n'avons pu citer toutes les pages de cette importante composition. Sans y prétendre aujourd'hui, nous voulons compléter, autant que faire se peut, une analyse forcément limitée par le cadre qui nous est dévolu.

Quelle colossale conception pourrait être comparée à la scène du *Crucifiement* et au chœur *Impropria*? Quel orchestre que celui de Gounod!

Il sait peindre les terreurs, les espérances, les imprécations, les gémissements, les colères et les larmes avec ses multiples voix se croisant dans un ordre qui est la perfection même.

La variété des moyens autant que des idées, leur originalité, en un mot le don créateur qui distingue ce musicien, n'est-ce pas là le cachet du génie? Artiste et chrétien convaincu, il dit ce qu'il sent. Mais il est de plus un maître des maîtres en matière de syntaxe et de littérature musicales; noblesse de pensée et grandeur de style.

Écoutez le quatuor avec chœurs, qui contient les plaintes de la Vierge Marie: « Dites s'il est des pleurs à côté de mes pleurs! » Comme inspiration et comme trame harmonique, ce morceau, où se développe majestueusement le chant du *Stabat* liturgique, est d'un effet profondément émouvant.

Le Choral rayonnant qui précède la « Mort de Jésus », puis les *Ténèbres* qui la suivent, quel tableau de Maître, rempli d'ombres et de clartés, de terreurs et de mystères!

Rien n'est plus ravissant que le quatuor des instruments avec sourdines, placé dans le Chœur

des *Saintes Femmes*, tout aussi bien que la belle mélodie de l'Ange: « Pourquoi parmi les morts cherchez-vous un vivant? » dont l'accompagnement est une céleste trouvaille.

Le morceau du *Sanhedrin*, au contraire, est d'une énergique facture. L'orchestration aussi colorée que puissante est d'une richesse de tons admirable et d'un superbe mouvement, alors que le chœur reprend indigné: Ah! c'est toi qui dormais, synagogue perfide... »

Dans l'*Apparition de Jésus aux Apôtres*, quel sincère enthousiasme, lorsque le chœur, électrisé et électrisant le public, s'écrie: « Ouvrez vos portes éternelles »; et quelle science dans la simplicité grandiose de la scène qui la précède!

Quoi de plus frais et pur que le solo de la *Pentecôte*, terminé par un chœur imagé: « Sur les sentiers déserts »; sorte de pastorale primitive dont l'instrumentation est d'une délicatesse infinie sur cette phrase: « En cet âge béni ». — C'est l'inspiration d'un jeune poète unie à la science d'un glorieux vétéran de l'art musical.

Enfin, nous avons dit que l'*Hymne apostolique* est un chœur immense, dans les deux acceptions, et coupé, ça et là, par quelques phrases des récitants. C'est éblouissant de lumière, d'entraînement et d'enthousiasme religieux. Cette fin splendide couronne, comme elle mérite de l'être, une page de la vie du maître, la plus belle assurément. C'est plus qu'une œuvre, c'est un monument impérissable.

Nous voulions parler de l'exécution. Il ne faut pas que le chef-d'œuvre du grand architecte nous fasse oublier les ouvriers, car orchestres et chœurs ont été impeccables. Le même courant électrique semblait animer tous ces archets et toutes ces poitrines; le même feu sacré enflammait toutes ces âmes d'artistes, devenues, pendant quelques heures, de purs esprits, sous l'influence de la sublime épopée chrétienne. Nouveaux apôtres ils ont dû convertir bien des cœurs endurcis!

Quant aux solistes chargés des récits et des mélodies, leurs noms seuls diraient avec quelle supériorité ils ont accompli leur brillante tâche. Il faut placer au même rang madame Albani et M. Faure, dont le succès a été immense. Madame Albani possède une des plus belles voix que l'on puisse entendre. Elle joint à un timbre d'une belle sonorité, une souplesse et une étendue presque illimitée. Qu'on joigne à cela une expression vraie, ce quelque chose qui ne s'apprend pas et le style le plus parfait de l'école italienne, dès lors, on comprendra pourquoi elle a été fêtée et acclamée.

Notre grand chanteur M. Faure, était désigné par sa méthode pure et sa diction sans égale, pour remplir le rôle de Jésus. Nul mieux que lui n'en pouvait saisir la noble simplicité et il a rendu le divin personnage du Rédempteur, avec

une autorité qui ajoute encore, — ce qui semblerait impossible, — un succès de plus à sa gloire artistique.

Madame Rosine Bloch s'est maintenue à la hauteur de sa réputation de virtuose distinguée et a su trouver des accents profondément émouvants dans les *Plaintes de la Vierge*.

M. et madame Léopold Ketten, deux musiciens hors ligne, ainsi que M. Fournets, lauréat du Conservatoire, ont accompli leur mission de « récitants », avec une réelle supériorité. Ce sont précisément toutes ces parties de récits me-

surés, la *Mélopée*, comme diraient les Grecs, nos maîtres, qui sont destinées à donner à la belle Trilogie sacrée de Gounod, son caractère archaïque. Il ne pouvait en confier l'interprétation qu'à des artistes de grand style, qui en fissent ressortir toute la simplicité antique.

Il ne nous reste plus de place aujourd'hui pour donner l'analyse promise des mélodies de mademoiselle J. Folville, la jeune étoile du Nord. Nous espérons bien tenir notre promesse le mois prochain.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



ES chères lectrices, je suis de mauvaise humeur aujourd'hui; est-ce la faute du vent qui est du sud, est-ce la mienne, est-ce la vôtre? Je n'en sais rien, peut-être y a-t-il de tout cela dans ma maussaderie, mais je suis incapable d'en juger sainement, les nuages qui assombrissent mon humeur étendant leur voile funeste jusqu'aux régions élevées de mon intelligence.

Dans cette disposition d'esprit, le plus sage eût été de me taire et de remplacer ma mélancolie par le gazouillement d'Yvonne; mais le petit oiseau dort dans son nid, je suppose, puisqu'il oublie de chanter et bon gré mal gré il faut que je m'exécute; alors, je vais me plaindre à vous de tout ce qui me paraît intolérable autour de moi, je suis travaillée par ce désir de prendre tout le monde à témoin de mes griefs contre l'humanité.

C'est ainsi que tantôt, recevant la visite d'un vieil ami qui compte autant de blessures que de boutons à son dolman, je lui soutenais qu'il n'y a plus de courage en France, ni de patriotisme, ni bientôt même, de Français; surtout dans cette saison où Paris devient une tour de Babel.

Que c'est donc agaçant, de ne plus entendre parler sa langue dans son propre pays; si cela dure, j'irai faire un tour au Japon pour retrouver la patrie et causer en franc comtois ou en provençal.

On raconte qu'un voyageur surpris par des anthropophages fut condamné à la marmite par ses bourreaux. On le dépouilla de ses vêtements, on le lia fortement à un arbre, et il allait voir la fin de ses misères lorsque le grand sacri-

ficateur s'avança seul dans le cercle laissé vide autour de lui. Le voyageur était méridional, c'est-à-dire gouaillieur jusqu'au bout: il considéra le chef et s'écria: *Es papouli lou camarade* (il n'est pas beau le camarade). Au même instant, sans qu'il puisse comprendre comment, il est délié, porté en triomphe, on lui baise les pieds, et toute la tribu lui parle l'idiome cher à son cœur: *Siou touti d'amis* (nous sommes tous des amis), criaient-ils à tue-tête, en le faisant sauter en l'air comme un volant. Enfin, les premières effusions passées, on s'explique: le grand chef, né sur les bords du Gardon, avait été fait prisonnier étant mousse; ses capacités l'avaient mis à la tête des indiens quelques années plus tard, et en souvenir de la patrie perdue, il avait fait apprendre la langue d'Oc à ses sujets, leur persuadant que c'était celle des dieux. Le reste de mon histoire va de soi.

Mais nous ne sommes pas chez les anthropophages, et il est affreux pour un cœur vraiment français de voir avec quel mépris la génération présente traite sa pauvre mère affaiblie et mutilée. Cette tendance va toujours croissant, de substituer l'élément étranger à l'élément national, et cela jusque dans les plus petites choses.

Vous riez, et vous vous demandez quel mal peut faire au pays cette rage de baptiser d'un nom baroque toutes nos étoffes; de vous faire habiller par un tailleur anglais, de prendre un bain russe, de fumer une pipe turque, d'avoir un éventail chinois, un chien havanais ou danois, un bronze viennois, une musique hongroise, etc. Ah mon Dieu, pas grand'chose, sinon que vous proclamiez ainsi, même sans le vouloir, que la France étant incapable de pro-

duire quoi que ce soit de supérieur, on s'adresse chez le voisin.

Mais alors pourquoi les étrangers affluent-ils chez nous? Pourquoi ne peuvent-ils passer un an sans revoir Paris? Pourquoi réservent-ils tous leurs achats pour l'époque où ils peuvent les faire dans nos magasins. Nos musées, nos théâtres, nos promenades, nos couturiers, nos carrossiers, tout y passe, mais hélas! il n'y a plus de Françaises.

J'exagère, et l'autre jour j'en ai rencontré une âgée de quatre ans qui montait en tramway avec sa grand-mère : Robe-tonneau bleue, capote monumentale, sang de bœuf, au fond de laquelle brillaient deux yeux noirs sous une frange de cheveux d'or; bouche riieuse et pure, fossettes un peu partout, un air de chérubin tombé du ciel avec la première étoile filante de la saison.

L'enfant se hisse à grand-peine, puis arrivée sur le marchepied, elle se retourne vers sa grand-mère et d'un air interrogateur :

« Bonne maman, est-ce que c'est bien le Boul-Miche? — Oh!... »

En voici une autre de ces jolies pécores qui sont nos filles; celle-ci a neuf ans, sa femme de chambre l'accompagne chargée de paquets; mademoiselle fait ses emplettes. On arrive devant un pâtissier; la mignonne une main sur la poignée de la porte s'adresse à sa camériste, avec un grand sérieux :

« Marie, attendez-moi sur le trottoir, je vous permets de regarder l'étalage, jusqu'à ce que je revienne. »

Et Marie docile, tombe en arrêt devant une tarte aux pistaches fourrée d'ananas, tandis que sa petite maîtresse fait une commande importante dans le magasin, voltigeant comme une abeille, cueillant ici un suprême, là des petits fours, plus loin des surprises et donnant son adresse au comptoir. — Ah!... »

Mais nous croissons en science et en sagesse, nous avons quinze ans bientôt. On nous élève avec soin dans une maison austère, espérant que l'air insalubre du dehors n'envahira pas nos poumons, que la fermentation moderne respectera nos jeunes cerveaux. Nous avons une tante moraliste qui ne porte pas encore de lunettes, mais qui commence à radoter, je m'en aperçois depuis un moment. Elle vient nous voir toutes les semaines et nous recommande chaque fois la bonne tenue et les discours réservés.

Hier j'arrive avec de grandes nouvelles : je viens de commander la robe des vacances.

« Comment est-elle, ma tante? »

— Vert de gris avec des bouffants glacés vert et rose. »

Je reçois un baiser pour la robe et deux pour les bouffants; le tout accompagné de cette réflexion :

« Ca va être très v'lan. »

— Hein?... »

Voilà un langage, voilà des allures! Oh si les belles parleuses des temps passés pouvaient revivre, si Madame de Maintenon vous entendait, quelles plaintes elle exhalerait dans Saint-Cyr et comme elle pourrait bien s'écrier avec la nièce de Mardochée :

Mes filles, soutenez votre reine éperdue.
Je me meurs...

Et Madame de Genlis? Croyez-vous qu'elle eût supporté ces manières de garçons indépendants; ces ordres impératifs donnés du bout des lèvres, tout cet ensemble insoumis et incivil. Si Adèle avait parlé du tram..., et Théodore du chien de fer..., je ne puis entrevoir les suites d'un pareil scandale.

Un jour la gouvernante des princes d'Orléans circulait avec sa filleule dans une salle où on avait fait une sorte d'exposition de peinture. Une de ses amies l'aborde et voulant être aimable, lui fait compliment de la jeune fille qui marchait à quelques pas devant elle.

Madame de Genlis qui s'occupait de l'éducation de cette enfant, tressaille d'aise et s'écrie avec conviction :

« Ah, vous ne voyez rien de sa grâce et de son naturel au milieu de cette foule où elle ne peut déployer ni l'un ni l'autre; mais passons dans cette petite pièce, il y vient peu de monde et je vous y ferai jouir d'un spectacle ravissant. »

On passe dans le petit salon, et Madame de Genlis s'adressant à la jeune fille avec un grand sérieux :

« Paméla, faites Héloïse! »

A cet ordre bizarre, celle qui fut plus tard lady Fitz Gerald n'eut pas un instant d'hésitation, elle dénoua son écharpe et son chapeau, ôta son peigne pour rendre la liberté à ses cheveux et se jetant sur le sol y prit une pose couronnée et ridicule, la tête appuyée sur une main, les yeux perdus au ciel et noyés dans la profondeur des souvenirs qui furent le tourment de la recluse du Paralet. Elle resta ainsi complètement immobile jusqu'à ce que Madame de Genlis satisfaite lui dit :

« C'est bien; venez remettre votre écharpe. »

Je me demande quelles furent les impressions du public, témoin involontaire de cette scène, et je me figure le succès qu'elle aurait aujourd'hui.

Cette chère Madame de Genlis, elle conserva jusqu'au bout ses illusions sur la jeunesse et Dieu sait qu'elles furent mises à une rude épreuve.

Elle s'était retirée, dans les derniers temps de sa vie, auprès d'un pensionnat dont elle allait avec plaisir partager les jeux aux heures de récréation. Poursuivant ses chimères, elle essayait d'inculquer à cette jeunesse les principes dont elle avait fait la base de son système d'éducation. Souvent elle ôtait son chapeau muni de

longues brides vertes, elle en fixait une à la palissade du clos, tenait l'autre par son extrémité un peu au-dessus du sol, et disait aux jeunes filles :

« Allons, Mesdemoiselles, soyez légères comme des nymphes, sautez par dessus mon chapeau sans même l'effleurer du bout du pied. »

Généralement on tombait à pieds joints dessus.

Le malheureux chapeau rendait un son creux chaque fois, mais n'en devenait ni plus fané, ni plus informé, et la leçon ne servait à personne.

Bon, voilà que j'ai changé de thème en route, et après avoir dit du mal du présent, je me plains du passé. Grand Dieu, que sera l'avenir !

Vous le voyez, Mesdemoiselles, mon humeur ne respecte rien, pas même les pages de votre Journal. Décidément ce n'était pas le jour d'écrire.

C. DE LAMIRAUDIE.

P. S. — Voici pour me rassérer une lettre charmante qui m'arrive après un long détour, elle m'annonce la réalisation de mes vœux de bonne année pour une de nos chères abonnées, c'est-à-dire un mari comme on n'en fait plus : il fallait une fée bienfaisante pour produire cette merveille, et tout l'honneur m'en revient, paraît-il.

Merci, *heureuse fiancée*, puissent de longues années de bonheur répondre à votre confiance ; je le désire avec ceux qui vous aiment.

DEVINETTES

MOTS EN TRIANGLE

Une rouge à sa boutonnière,
Blond aéronaute à la mine fière,
Avec le ballon muni de son
Il va vers le nord, vers le sud ou l'...
Dans l'éther limpide et bien loin du sol,
Et jette sa gamme : ... ré, mi, fa, sol ;
Faisant rouler l' .., abrupte consonne !
Mais là-haut, là-haut qui l'entend ? Personne

LOGOGRIPE

Rien n'est plus beau, rien n'est plus vieux que moi.
Des lettres de mon nom efface la troisième ;
Vieux et jeune je suis d'une laideur extrême ;
Retranche la seconde : à chaque instant chez toi,
J'augmente en dépit de toi-même.
Ton embarras me fait pitié,
Tu ne m'as jamais vu, tu ne peux me connaître,
Mais reconnais au moins ma première moitié :
Tu l'as vu mourir et renaître.

RÉBUS



Proverbe du numéro de Mai : A bon chat,
bon rat.

Homonymes de Mai : Terme, terme, thermes,
terme, terme.

Explication du Rébus : Il est difficile de se faire un grand nom dans les arts.

Explication
du Triangle de Mai : $\left\{ \begin{array}{l} M A R I E \\ A L E A \\ R E T \\ I A \\ E \end{array} \right.$

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY

5-34 2272 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.